

950 003 bis

LE NUMERO : 5 CENTIMES

L'EXPRESS de LYON

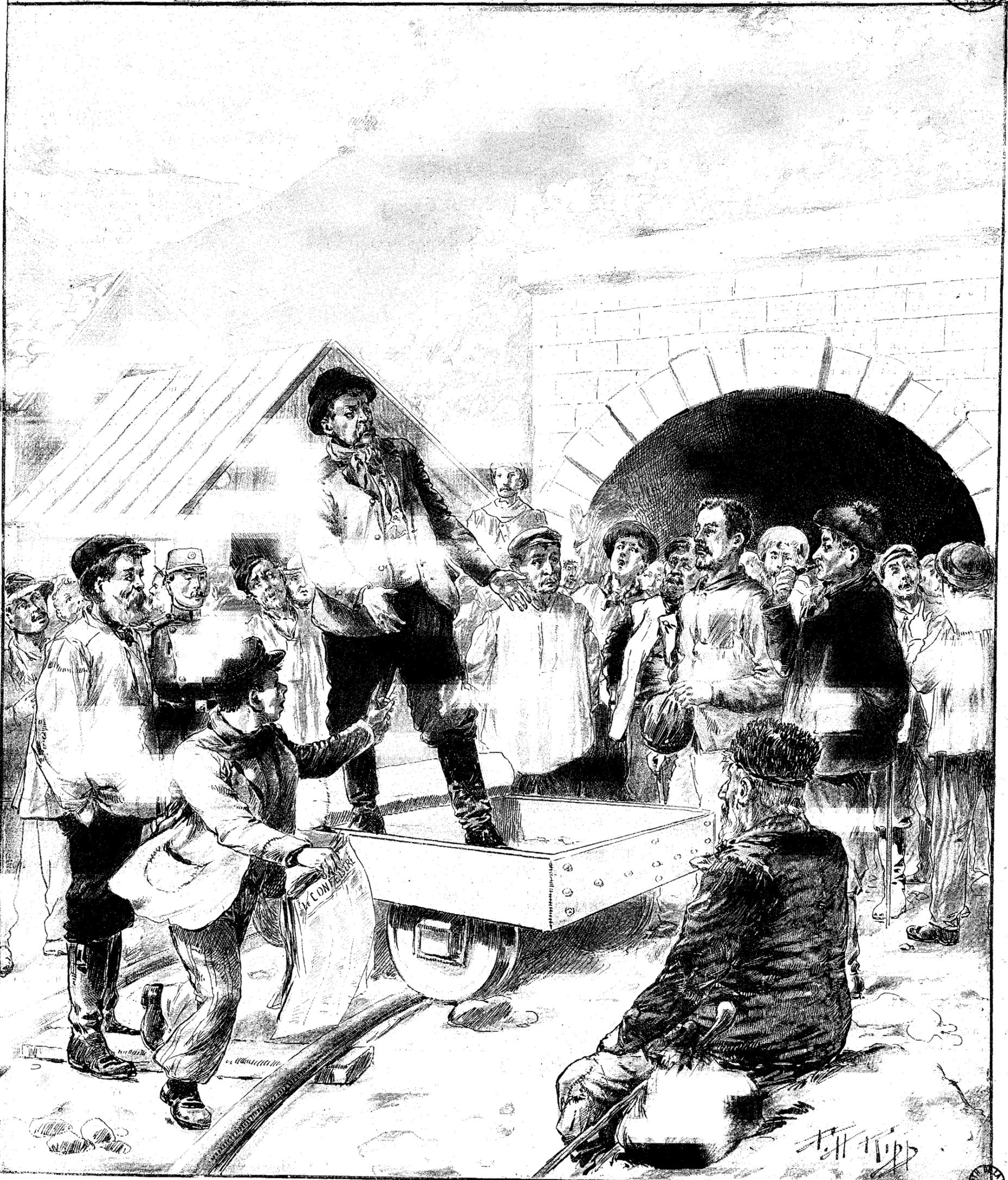
ILLUSTRÉ

Imprimerie de l'Express de Lyon

ABONNEMENTS :
 LYON ET DÉPARTEMENTS
 Un an : 3 fr.
 Six mois : 2 »
 Trois mois : 1 »
 Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à L'EXPRESS DE LYON

PARAISANT LE DIMANCHE
 ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

4^e Année N° 1.
 Dimanche 7 Janvier 1900.



Percement du Simplon
 Entrée du tunnel pendant la grève



RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

La gravité de la situation politique en Autriche-Hongrie apparaît aujourd'hui aux yeux les moins clairvoyants. Sans doute, la cohésion des différentes parties de ce vaste empire n'a jamais été bien grande, et ce n'est pas la première fois, depuis cinquante ans, que ce fragile édifice est menacé de dislocation.

Cependant, les difficultés présentes paraissent plus inextricables que jamais, et, à vrai dire, on n'entrevoit pas le moyen de concilier l'élément slave et l'élément allemand qui se disputent la prépondérance. Ce qui vient encore compliquer la situation, c'est que les jours du vieil empereur sont comptés et que son successeur qui n'aura ni son expérience ni sa popularité ne pourra pas user longtemps des moyens dilatoires qui ont si bien réussi à François-Joseph.

A ne considérer que les apparences, on peut donc regarder comme virtuellement ouverte la liquidation de cet empire austro-hongrois dont l'histoire a été plus mouvementée que glorieuse, mais qui fut, somme toute, un facteur essentiel de stabilité dans l'équilibre européen.

Toutefois, il ne faut pas oublier que l'histoire est faite de surprises et que les événements ne se succèdent pas toujours dans l'ordre des plus grandes probabilités. Depuis plus d'un siècle, les historiens ont constaté l'état précaire de la Turquie et prédit sa chute imminente. Vingt fois cette prédiction a paru près de s'accomplir. Cependant, à l'heure actuelle, l'empire ottoman a surmonté les plus grandes difficultés et son maintien envers et contre tous est un des articles du programme politique des grands Etats européens.

Qui sait si, le moment venu, l'Europe faisant taire ses convoitises et écoutant les voix de la sagesse et de la raison ne s'intéressera pas au maintien de la puissance austro-hongroise et si elle n'interviendra pas pour ramener l'harmonie entre les populations si différentes qui la composent.

Les événements du Transvaal ont surabondamment démontré que la puissance britannique est loin d'être aussi formidable qu'on avait essayé de la faire croire. Une fois de plus, on a pu remarquer combien les Anglais sont habiles lorsqu'il s'agit d'intimider l'ennemi pour le faire renoncer, avant toute lutte, à ses prétentions les mieux fondées.

Si les Boers n'avaient pas été absolument décidés à défendre leurs droits jusqu'au bout, ces procédés auraient peut-être réussi. Les Anglais étaient parvenus à faire croire au reste du monde qu'ils écraseraient dans leur premier effort les deux petites républiques, et on est en droit de se demander s'ils n'étaient pas parvenus à se faire illusion à eux-mêmes, étant donné l'insuffisante préparation que revèlent leurs premières défaites.

Aujourd'hui encore, l'appel du dernier ban de la réserve est aux yeux de ceux qui connaissent bien la situation une sorte de tartarinade, cette réserve ayant été presque tout entière appelée au service. Puis, de quel poids pourrait bien peser la réserve et les volontaires insuffisamment aguerris, alors que les régiments d'élite acclimatés et bien entraînés ont fondu, pour ainsi dire au soleil de l'Afrique Australe.

Une telle situation pose avec netteté un problème intéressant. La Grande Bretagne, grâce à l'écrasante supériorité numérique de ses bâtiments de combat a été reconnue jusqu'ici comme la reine incontestée des mers. Cette marine la plus nombreuse est-elle aussi la mieux armée et la mieux préparée à la guerre? Ne cache-t-elle pas bien des imperfections susceptibles de la mettre, le cas échéant, dans la plus fâcheuse posture? L'esprit de coterie et le favoritisme n'y règnent-ils pas dans le haut commandement et n'amèneraient-ils pas aux désastres où ils ont conduit l'armée de terre?

Autant de questions auxquelles il est d'autant plus difficile de répondre avec certitude que la marine anglaise, toute puissante par l'effroi qu'elle inspire, n'a pas eu, depuis longtemps, l'occasion de donner sa véritable mesure.

En attendant qu'un avenir peut-être plus prochain qu'on ne le pense apporte une solution à ces énigmes, les illuminés et les prétendus inspirés qui ne manquent pas plus en Angleterre que partout ailleurs ne se font pas faute de prédire l'avenir.

C'est ainsi qu'il y a en Ecosse une sorte de zouave Jacob qui, dans un petit calendrier annonce les événements prochains.

Un curieux a eu l'idée de relire cet almanach pour voir dans quelle mesure les prophéties pour l'année dernière se sont accomplies.

Le Nostradamus anglais avait prédit pour le mois de juillet une vive effervescence de la nation britannique. Il semble bien que pour ce cas particulier, au moins, il avait vu assez juste. Il a prédit aussi que les cloches de Noël seraient entourées « de nuages de graves soucis. » Cela se rapporte encore assez bien à la situation et, de quelque façon que l'on interprète cette prophétie assez vague, du reste, on est forcé de reconnaître qu'elle contient du vrai.

Ce que le prophète annonce avec plus de précision, ce sont des événements pour le commencement de la présente année.

Il prédit, entre autre chose, la démission de Lord Salisbury, la dissolution de la Chambre et de nouvelles élections en Angleterre.

Nous n'aurons pas longtemps à attendre pour savoir ce qu'il adviendra sur ces points spéciaux.

Qui donc assurait que la sensibilité s'émoussait de plus en plus chez nos races positives et qu'elle ne resterait bientôt plus dans le monde qu'à l'état de souvenir. Si elle devait jamais être bannie du reste de la terre, on la retrouverait à New-York. Jugez en plûtôt.

M. Rudolph Seeberger, de Jersey City, possédait un gros chien, Booby, auquel il tenait beaucoup; c'était un excellent animal, doux comme un mouton et aimé de tout le monde dans le quartier.

L'autre jour, Booby est mort de vieillesse. Son maître lui a fait faire un cercueil doublé de satin et, accompagné de nombreux amis, est allé l'enterrer à l'endroit où doit se trouver, plus tard, le parc d'Ogden-Avenue.

Le cercueil couvert de fleurs avait été placé sur une petite voiture d'enfant, que traînaient deux des fils de M. Seeberger. En avant, il y avait une fanfare qui exécutait des marches funèbres.

Puis, un des assistants a pris la parole et a fait l'éloge funèbre du fidèle Booby, pendant que son maître pleurait comme s'il avait perdu un de ses enfants.

L'historien de l'avenir qui s'arrêterait à ce menu fait ne manquerait pas de conclure que les hommes étaient tous parfaitement heureux aux Etats-Unis, en l'an de grâce 1900, puisqu'on trouvait à épancher sur les bêtes de tels trésors de sensibilité.

Qu'il serait éloigné, hélas! de la vérité.

NOS GRAVURES

PERCEMENT DU SIMPLON.

ENTRÉE DU TUNNEL PENDANT LA GRÈVE

Dès le mois d'août dernier les travaux de percement du Simplon ont commencé avec une vigueur exceptionnelle. Le tunnel qui unit la Suisse et l'Italie aura une longueur totale de 19734 mètres, dépassant ainsi considérablement celle de Gothard qui est de 14984 mètres; le Mont-Cenis et l'Arlberg ne mesurent que 12849 et 10240 mètres. Le point culminant du Mont-Cenis est à 1294 mètres, celui de l'Arlberg à 1310 et celui du Gothard à 1154, tandis que le souterrain du Simplon ne s'élève pas à plus de 703 mètres. C'est donc presque un tunnel de plaine. Sa pente maximale sera de 70 0/0 (du côté du Sud; celle du Gothard seule est un peu inférieure (5,82 0/0), mais l'Arlberg atteint 15 0/0 et le Mont-Cenis même 22 0/0. Mentionnons encore que l'entrée du tunnel à Brigue (Valais) est à 687 mètres, sa sortie près d'Iselle à 633 mètres au dessus de la mer.

C'est l'entrée à Brigue que représente très exactement notre gravure. Le dessin a été pris pendant la grève générale.

On sait que cette grève a pris fin, au bout de trois semaines grâce à certaines concessions accordées parla Compagnie.

LA GUERRE DE L'AFRIQUE AUSTRALE.

UNE AMBULANCE FRANÇAISE DE LA CROIX-ROUGE,

La guerre dont les péripéties ensanglantent le Sud de l'Afrique vient de fournir aux diverses associations de secours aux blessés l'occasion de faire preuve de cette abnégation et de ce dévouement qu'elles produisent si généreusement en toute circonstance.

Bien que, sur tous les points du monde civilisé, l'opinion publique ait flétri unanimement les agissements de l'Angleterre, les ambulanciers ne font aucune distinction entre les blessés. Ils accueillent et soignent également les burghers et habits-verts. On sait que cette seconde dénomination s'applique aux Anglais depuis que, pour échapper plus facilement à l'œil exercé des Boers ils ont remplacé par des vêtements de couleur verte leurs trop voyants habits rouges.

LE COFFRET DE VIOLETTES

I

Il y avait écrit en lettres bleues sur la petite boutique :

A LA MODESTIE

A travers les carreaux on voyait des monceaux de fleurs s'étager, et tout le gai printemps souriait en couleurs chatoyantes, par gerbes jonchées. De loin, dans la perspective de la rue, les vitrines s'offraient comme l'entrée d'un charmant paradis, et le jeune étudiant qu'attristait l'aridité des Codes, se sentit attiré par la lointaine verdure qui, comme un sourire de jeunesse, le charmait. Il hâta le pas et se trouva bien vite au seuil de la demeure.

— Je ne suis pas dévot, et pourtant, pensa-t-il, ça me donne envie de prier avant d'entrer, toutes ces fleurs! Je me souviens des repositoirs de Bretagne. C'est bien sûr une petite madone qui garde cette chapelle.

Il entra, les yeux baissés, avec la superstition d'une surprise.

Quand il les leva, une charmante enfant était devant lui, qui lui souriait et dont les petites dents blanches s'emperlaient d'une gaieté franche. Oui, oui, c'était bien certainement cela, il ne s'était pas trompé! C'était bien elle, la petite madone!

Il n'avait jamais si bien prévu les choses. Jamais, non plus, il ne s'était senti aussi embarrassé, et ses regards s'abaissaient avec incertitude vers les fleurs; il ne savait lesquelles choisir.

— Prenez ces belles violettes, monsieur, disait la voix limpide de l'enfant.

Il accrocha le petit bouquet à sa boutonnière, avec la persuasion d'emporter ainsi un peu de bonheur avec lui et de ne plus être aussi triste à l'avenir.

Dans la rue, ce fut comme un parfum qui l'inonda de ses senteurs, et il rentra chez lui émerveillé de ces fleurs dont le charme finit par l'obséder outre mesure.

Dans le silence de sa chambre, incliné sur ses livres, peu à peu il s'assoupit; la lampe claire jetait autour d'elle une douce lueur qui planait avec crainte parmi les ombres. Il avait placé les violettes sur la table, près de lui, dans un verre d'eau. Un peu de leur arôme se répandit par toute la pièce, et les vieux livres, maintenant, semblaient moins anciens, la poussière moins épaisse, et un rayon de vie semblait filtrer — comme pour la chasser — sur la mort de tous les objets.

Réveillé, le jeune homme essaya d'écrire. Il devait préparer sa thèse, faire sa dissertation sur les *Pandectes* de Justinien, et ébaucher son traité sur l'étude des Codes byzantins. Mais sa main nonchalante allait, sans ordre, de l'encrier à la feuille, et il restait inerte, sans trouver



rien. La réflexion lui alourdissait le front et il se courbait sur la table comme si ses méditations profondes l'eussent entièrement absorbé.

Enfin, il écrivit. Mais, tout à coup, il eut un soubresaut! Ce n'était plus du Code, cela! Ne voilà-t-il pas qu'il faisait des vers, maintenant, comme un collégien?

La première surprise passée, il acheva son petit poème et l'orna, plus qu'il ne fallait, de rimes riches; et, alors, surgit devant lui la fine silhouette de la petite marchande de fleurs.

— Ah! non! s'écria-t-il, non, décidément, je ne suis pas fait pour la jurisprudence!

Mais la lampe baissait. Et, levant les yeux, le jeune étudiant aperçut sur la cheminée le coffret laqué que sa mère lui avait donné quand elle l'avait envoyé, du fond de sa province, à Paris. Un scrupule pieux lui passa par l'esprit: il se leva, prit les fleurs pâles entre ses mains, les approcha de ses lèvres et les jeta dans le coffret. Le lendemain, il en jeta encore d'autres.

Et le coffret devint bientôt le petit cercueil des violettes.

Presque tous les jours, René s'en allait vers la petite boutique bleue, comme au hasard de la promenade, et il entra. Il sut bientôt que la jeune fille s'appelait Fanette, qu'elle avait seize ans et qu'elle riait toujours. Ses grands yeux clairs lui devinrent familiers, ainsi que sa bouche pâle un peu et ses jolies boucles éparées sur le front.

Mais les pensées graves de René étouffaient Fanette. Elle ne comprenait pas les propos qu'il tenait, et quelquefois elle restait à le regarder, comme pour attendre une explication. Le jour où elle le couvrit mieux fut celui où il lui enseigna par un baiser sur sa main tout ce que ses beaux discours n'avaient pu lui apprendre. Une fois elle lui demanda :

— Pourquoi préférez-vous les violettes?

Il répondit : — Parce que c'est un peu vos yeux, — et quand il y a de la rosée dessus, il me semble que je vois toutes vos larmes...

Le petit coffret laqué commençait à s'emplier sur la cheminée...

II

Le train se mit en marche. René retournait à Paris, après quelques jours passés auprès de sa mère. Entre ses valises, il se rappela avec émo-

tion, les dernières paroles de la noble femme qu'il venait de quitter :

— Quand j'avais ton âge, lui avait-elle dit, j'avais aussi des petits secrets et je ne les contais pas toujours à ma tante, parce que ma tante était vieille, et que les vieilles gens ne comprennent pas toujours les jeunes.

Mais je les enfouissais précieusement dans le silence de mon coffret de laque.

Il y a des cercueils pour le bonheur, comme il y en a pour les gens.

Le cahot des wagons le balançait lentement; il essayait de s'assoupir: il ne pouvait pas.

— Est-ce bête, pensa-t-il, moi, un homme fort, de penser à une fillette avec tant d'insistance!...

Et il s'approchait de la portière pour regarder



fuir la campagne, les arbres tordus, les villages gris. Il ne désirait plus rien. Il eût voulu seulement que le voyage se prolongeât indéfiniment, afin de lui laisser la latitude d'espérer encore longtemps un bon retour. Ces voyages à rebours, il les aimait, à cause du supplice d'incertitudes qu'ils procuraient.

Il s'entourait de crainte, voluptueusement; mais son âme, dépaycée par le changement, aspirait déjà à la solitude intime de sa petite chambre sur le jardin du Luxembourg, aux lentes promenades, aux rêveries, à tout ce qui avait fait sa joie et que ces quelques mois venaient d'espacer.

— Bien sûr que je suis libre avec les *Pandectes* de Justinien, mais je me suis aperçu trop tard que j'avais, par erreur, recopié mes vers sur l'envers de ma thèse; qu'est-ce qu'ils vont dire à la Faculté?...

Et, une vague terreur du ridicule le saisissait, non pour lui, mais d'avoir exposé ainsi aux commentateurs une aventure qui, pour être simple, ne lui en était pas moins chère.

— Un autre, à ma place, se disait-il, penserait aux femmes du monde, aux héritières; moi, je suis d'un pays simple, — oui, d'un pays bien simple: la Bretagne, et je veux un amour simple comme elle; ça me fera l'effet de continuer mon enfance, avec la naïveté des croyances...

Il lui vint à l'esprit de penser à toutes les femmes qu'il avait connues plus ou moins, et sur la buée du carreau, comme sur un miroir magique, leurs visages venaient tour à tour se refléter.

C'était comme un retour à travers le Passé, sur un chemin de fer de rêve.

Son âme renaissait à l'Autrefois. Tout ce qui avait causé ses souffrances et avait fait naître ses espoirs n'était pas mort tout à fait. Mais il n'avait gardé, de tout cela, que des meurtrissures, et son cœur était resté blessé de toutes les craintes mal passées et de toutes les tristesses encore récentes...

Tout-à-coup des sifflets, un roulement sourd, et Paris avec toutes les lumières qui étincellent dans le soir!

Une pensée vint à René en descendant du wagon: ce n'était plus la saison des violettes! les violettes étaient finies; — c'était la saison des roses...

III

René rentra au Quartier-Latin, s'arrêta devant les endroits connus; mais, à mesure qu'il s'approchait du magasin de Fanette, il allait moins vite, ce qui est contre toutes les lois de l'amour, mais ce qui est bien d'accord avec celle de l'appréhension qu'on en éprouve.

Rien n'était changé dans la petite boutique; c'étaient toujours les fleurs jonchées en gerbes sur les planches, et les grands lis rigides qui se haussaient, et toute la cueilaison de l'été, odorante, embaumée.

Ah! Fanette! Fanette! oui, la voilà qui paraît, et René tressaille comme il n'a jamais tressailli pour aucune femme...

— Vous savez, monsieur René, une grande nouvelle!

— Une grande nouvelle...?

— Oui; je me marie!

Il reste stupide, bouche bée, comme un sot, les yeux fixes; puis, il dit :

— Ah! c'est vrai!... les violettes sont mortes!

Il repense aux paroles de sa bonne mère :

« Il y a des cercueils pour le bonheur comme pour les gens », et le nom de la jeune fille erre sur ses lèvres :

— Fanette, Fanette!... On ne peut pas s'appeler Fanette!... Ça évaille une idée d'automne: Fanette, tout est fané!...

Qu'est-ce qui est fané? Il n'en sait plus rien. Il en est si las! Il faut rentrer dans la chambre où ses livres l'attendent, et l'étude, et la vie, — cette vie maintenant sans but.

IV

Le travail pour oublier! Aujourd'hui que René est notaire, il doit tout connaître et sa science doit s'étendre encore, afin de savoir régir la fortune et la destinée des autres, lui pour qui la fortune devient inutile et qui n'a pas de destinée. Il ne paraît plus se souvenir du temps où il mêlait des poèmes à ces choses graves.

Non, vraiment, il ne s'en souvient plus du tout!

Accoudé devant les dossiers de son étude, il tourne les pages et sa figure est bien impassible; il n'y a rien qui décele autre chose que de l'attention: René est devenu un sérieux homme d'affaires.

On n'entend pas de bruit dans l'étude: la plume des clercs grince seule sur le papier.

Maître René classe ses dossiers, et il murmure:

— Affaire Sévin... Affaire Baillet... Affaire Fanette Cail...

Sa voix s'arrête, et il se penche un peu plus:

— Affaire Fanette Cail: succession après décès du mari...

René est devenu pâle.

— Mais, après tout, qu'est-ce qui dit que c'est la même?

Et il passe.

— Affaire Brilon... Affaire Zorn... Affaire...

Mais il ne put pas aller plus loin sans revenir à son idée fixe, et le soir encore, il reprit le dossier.

Alors, il n'y put tenir: il se renseigna.

C'était bien Elle.

Elle, — celle du Passé!

On apporta une lampe pareille à une grande fleur vive; mais il l'abaissa, et quand on introduisit la veuve, l'ombre qui planait au-dessus de l'abat-jour empêchait de distinguer les visages; il avança un siège.

— Ainsi, cinq ans de mariage et le vide au bout, madame: vous n'avez pas été heureuse!...

La veuve ne répondit pas, interloquée: elle était venue pour parler affaires, et voici qu'elle se trouvait en présence d'un homme dont la voix berceuse la plaignait.

— Oui, reprit le notaire, vous viviez dans un beau paradis de fleurs, madame; votre existence s'écoula au milieu des violettes... Mais les violettes sont mortes... et les roses aussi... Vous avez épousé un homme riche, trop vite...

— Mais, monsieur, comment savez-vous si bien?

— Le notaire doit connaître les secrets intimes, madame; avez-vous été heureuse, au moins?

— Oh! non, monsieur! L'homme que j'ai cru aimer ne m'a pas rendu mon affection et je me suis aperçue bientôt que nous nous étions mépris en nous unissant. Ah! si j'avais su?...

— C'est là l'éternelle parole de regret!... Que de fois je l'ai entendu prononcer!... Qu'auriez-vous donc fait, madame, si vous aviez su?...

— Comme les violettes, monsieur, je serais morte, et il ne resterait plus rien de moi, pas plus qu'il ne reste d'elles...

René, qui s'attendait à autre chose, se leva et, se dirigeant vers la cheminée, alla y prendre le coffret de laque: puis, il vint l'ouvrir sur la table.

Une odeur ancienne de vieilles fleurs d'autrefois embauma tout l'air de la pièce et des débris amoncelés de bouquets roulèrent sur le tapis...

Et, soudain, il releva l'abat-jour de la lampe.

Alors, Fanette reconnut René. Elle jeta un cri et se cacha le visage dans les mains. Elle avait tout compris.

Mais il s'approcha très près, et de sa plus douce voix:

— Vous voyez bien qu'il en reste quelque chose! dit-il.

V

— Nous nous sommes compris un peu tard, dit Fanette à son mari, quand le train les emporta pour la Bretagne, mais nous nous comprenons d'autant mieux, et il est peut-être préférable qu'il en soit advenu ainsi!

René ne voit plus comme autrefois des visages de femmes s'estomper sur la vitre; la trépidation du train berce la mélancolique joie de son âme, et il est heureux, mais d'une façon un peu triste, ainsi qu'on l'éprouve à ressentir une jouissance qu'on désirait depuis longtemps et qu'on s'était un peu lassé d'attendre; maintenant, il se souvient de sa vie passée, de ses ennuis, de ses souffrances, de ses jours d'étude, puis il dit:

— Fanette, nous donnerons le cercueil des violettes à ma mère; mais, avant, nous les respirerons longtemps...

— Pour nous aimer davantage! ajouta la jeune femme avec un accent très doux.

Et le cahot du train brisait leurs voix...

EDMOND PILON.

L'Anneau d'Or

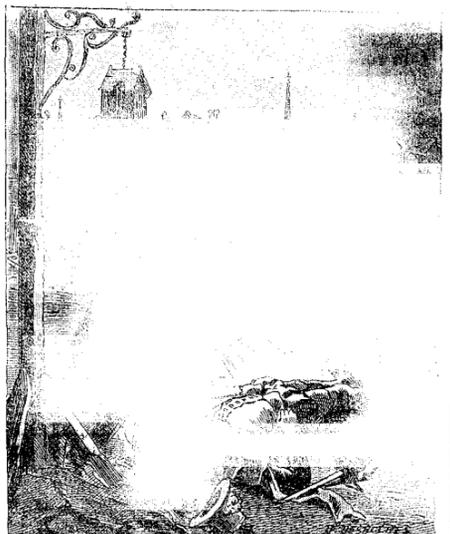
Le 6 mars 1553, au moment où l'horloge de Saint-Germain l'Auxerrois sonnait 9 heures du soir, un homme à l'allure à la fois militaire et bourgeoise, franchissait la poterne du Louvre, enveloppé d'un épais manteau.

L'homme traversa le parvis Saint-Germain et s'engagea lentement, d'une allure distraite, dans la rue de l'Arbre-Sec...

Tout à coup il s'arrêta brusquement et prêta l'oreille... un cliquetis d'épée se faisait entendre, accompagné d'imprécations sourdes et de piétinements.

Notre promeneur, tirant alors une lanterne minuscule, précaution nécessaire à cette époque où l'éclairage était à l'état embryonnaire, se mit en devoir d'explorer la rue.

A ce moment un cri d'angoisse se fit entendre, puis la chute d'un corps; puis plus rien... Après des recherches assez longues dans une rue où les cloaques abondaient, l'homme à la lanterne découvrit étendu sur le sol et perdant son sang par une blessure au côté, un jeune homme, dont le pourpoint déchiré, l'épée brisée, attestaient qu'il y avait eu lutte, et lutte terrible.



Se pencher vivement sur le blessé, ouvrir son pourpoint, déchirer son mouchoir en bandelettes et appliquer sur la plaie béante un appareil provisoire fut pour l'inconnu l'affaire d'un instant. L'habileté avec laquelle il avait fait ce pansement dénotait en lui une grande habitude des choses de la chirurgie.

Le blessé, un jeune homme de vingt ans, aux traits fins et réguliers, portait le costume foncé et un col à l'italienne. Il n'était qu'évanoui par la douleur et la perte de son sang.

Son sauveur, après un moment de réflexion, prenant une résolution prompt, l'enleva avec une aisance qui attestait une grande vigueur, le chargea sur ses épaules et quelques minutes après, il se présentait avec son fardeau à la poterne du Louvre.

Le capitaine de garde le laissa passer, en s'inclinant respectueusement, puis murmura en le regardant s'éloigner avec son fardeau: encore un à qui maître Ambroise Paré va recoudre la peau...

Maître Ambroise Paré, car c'était lui, après avoir gravi avec son fardeau deux étages de l'aile gauche du Louvre s'arrêta et frappa trois coups à intervalles égaux à une porte de chêne cintrée et garnie de clous en cuivre.

Des pas se firent entendre, la serrure, merveille de solidité, grinça, la porte tourna sur ses gonds et laissa apercevoir un jeune homme brun à la figure intelligente, vêtu d'un pourpoint noir, qui, une lampe à la main, venait en souriant au-devant de son maître.

Prépare des linges et de l'eau, Miron, dit le chirurgien en posant avec précaution le blessé sur un lit de camp, voilà un malheureux qui a besoin de nous; Dieu veuille, ajouta-t-il en essuyant son front couvert de sueur, qu'il soit encore temps.

Miron se multiplia, aussi un quart d'heure après le blessé dont la respiration sifflante faisait peine à entendre, recevait des mains de maître Paré un pansement habile: grandement soulagé, mais affaibli par la perte de son sang, il s'endormit en jetant sur son sauveur un regard plein de reconnaissance.

Miron alors, sur un signe du maître, se retira sur la pointe des pieds et bientôt ses pas se perdirent dans le silence de la nuit.

Le docteur, sa tâche accomplie, prit un livre dans sa bibliothèque et après en avoir parcouru quelques pages, il s'abîma dans ses réflexions, ne s'interrompant que pour écrire sur ses tablettes des notes devant servir à son fameux ouvrage. « De la manière de traiter les blessures faites par arquebuses. »

Soudain un mouvement brusque du blessé le fit lever la tête le tirant de ses réflexions scientifiques.

Le jeune homme, secoué par la fièvre, s'était découvert et sa main gauche pendait en dehors du lit. Le docteur s'étant levé s'apprêta à remettre la main du blessé sous les couvertures quand sa vue se porta sur un anneau qui brillait au doigt de son protégé: Il regarda anxieusement ce bijou et après avoir essayé mais en vain de le retirer, il s'agenouilla près du lit, gardant la main du blessé dans la sienne.

L'anneau qui venait de provoquer chez maître Ambroise, cette émotion subite, était en or massif et le chaton portait ces mots gravés: je le pensai, Dieu le guérit.

Ces mots c'est lui qui les avait prononcés, quand les officiers du général Montrejean enthousiasmés des soins habiles qu'il prodiguait aux blessés pendant la campagne d'Italie en 1510, lui firent une ovation spontanée et quelques jours après à Gênes le général offrait à l'habile chirurgien en lui donnant l'accolade un anneau d'or massif où était gravé: je le pensai, Dieu le guérit.

Comment cet anneau était devenu la possession de ce jeune homme, Ambroise Paré devait le savoir car on aurait pu l'entendre murmurer en se retirant dans sa chambre, contiguë à celle

du blessé: Leonora, l'enfant sera sauvé et j'acquitterai ma dette envers toi....

Entré dans sa chambre, il ouvrit un meuble massif, fit jouer le ressort, d'un tiroir secret et en tira un médaillon, renfermant un portrait de femme qu'il contempla avec tristesse, puis de grosses larmes coulèrent de ses yeux et l'aube blanchissait déjà la chambre de ses pâles reflets que le maître était toujours là la tête dans ses mains, songeant au passé.

C'était en 15... une partie de l'armée française, commandée par le général Montrejean, un des lieutenants du duc de Guise, prenait ses logements dans Gênes en attendant l'ordre du roi Henri II de rentrer en France avant d'aller guerroyer dans les Flandres.

Le soir de l'entrée du corps d'armée française dans Gênes, un jeune chirurgien, à peine en possession de ses diplômes, déjà célèbre par sa façon nouvelle de traiter les blessures par armes à feu, fut logé par ordre du prévôt du camp chez un maître armurier du nom de Giacomo Pisani, vieux vétéran des guerres du Milanais.

Après avoir lié connaissance avec son hôte, essayé plus d'une histoire de la grande guerre, entendu la biographie du roi François, premier du nom, il se disposait à monter dans sa chambre quand un homme ayant les allures d'un majordome, se précipita dans l'échoppe de l'artisan, en demandant d'une voix entrecoupée par les sanglots, si le médecin français était là.

À la vue de ce désespérer le chirurgien pria maître Pisani de les laisser seuls et, s'adressant à l'homme: Parlez, dit-il.

— Messire, dit le majordome, ma maîtresse se meurt, frappée d'un coup de stylet par un assassin qui s'est introduit chez elle pour lui voler ses bijoux, venez, par grâce, peut-être en est-il encore temps.

Le docteur saisit sa trousse, se couvrit d'un épais manteau et suivit son guide, sans faire aucune question, il s'agissait de sauver une existence... il allait...

Ils traversèrent une partie de la ville et, après vingt minutes de marche, s'arrêtèrent devant la porte grillée d'un parc.

Ils traversèrent une allée bordée de chênes superbes, puis arrivèrent au pied d'un escalier de marbre conduisant à la terrasse d'un palais.

Son guide le fit entrer dans un vestibule orné de panoplies, d'armes riches et de toutes espèces, puis le conduisit dans une bibliothèque remplie de volumes aux reliures artistiques et rares.

Là, il le pria d'attendre, désirant prévenir la malade de son arrivée.

Quelques minutes après il reparut et lui fit signe de le suivre.

Le docteur fut introduit dans une chambre éclairée par une veilleuse d'or massif, suspendue au plafond, et qui éclairait la chambre d'une lueur pâle et douce.

Là il aperçut, couchée sur un lit à colonne, de pur style et orné d'un baldaquin de velours bleu lamé d'or, une femme d'une beauté surhumaine, une tête de vierge de Raphaël; le visage empreint d'une pâleur mortelle, dénotant la souffrance.

Pendant huit jours le chirurgien la soigna avec un dévouement sublime et la blessure que lui avait fait à l'épaule le stylet d'un bravo, commençant à se cicatriser, il cessa discrètement ses visites en laissant au vieux majordome qui l'avait été quérir ses dernières recommandations. La blessée était sauvée, mais le chirurgien quittait le palais en proie à une vive passion.

Pendant sa convalescence, la jeune fille, une orpheline abandonnée aux soins d'un vieux tuteur qui lui laissait toute liberté, pensait au jeune Français à la figure si franche, possédant dans toute sa personne, tant de distinction native, à son regard si profond, si plein d'intelligence.

Elle en parlait sans cesse au serviteur dévoué qu'elle avait chargé de le quérir au moment de l'attentat.

A force de songer, l'intérêt sympathique qu'elle lui portait se changea en une affection profonde puis en un grand amour auquel elle s'abandonna tout entière.

Le jeune chirurgien, de son côté, se rappelait au milieu de ses travaux, de ses occupations de chaque jour, la beauté troublante de la belle Italienne, mais plus froid, plus réfléchi, il essayait de chasser de son esprit et de son cœur l'impression profonde qu'elle y avait produite.

Un jour qu'il se rendait pour faire sa visite journalière aux blessés et aux malades, il rencontra Giacomo, le vieil intendant, qui, lui, semblait l'attendre, il voulut l'éviter, mais le vieillard lui barra la route en lui disant d'une voix haletante:

— Seigneur, ma maîtresse encore convalescente, aurait besoin de vos soins: sa blessure quoique fermée la fait encore souffrir et puis le moral est atteint, soyez bon, ne la laissez pas ainsi si seule... si abandonnée...

Toutes les belles et froides résolutions du jeune homme s'envolèrent.

Le soir même à la brume, introduit par Giacomo, il était aux pieds de Paola: elle, pâle mais rayonnante de bonheur, lui abandonnait ses mains qu'il couvrit de baisers.

C'était pour les deux jeunes gens jouer avec le feu....

La faute commise, Ambroise se traîna aux pieds de la jeune femme, le remords au cœur. Je t'aime, lui dit Paola en l'attirant à elle, je t'appartenais déjà depuis longtemps par le cœur.

Demain un prêtre que Giacomo ira quérir, nous unira devant Dieu... plus tard ajouta-t-elle, avec un doux sourire, tu pourras m'emmener en France, et là je serai ta femme aux yeux de tous.

À ces mots prononcés par la jeune fille, Ambroise vacilla, comme étourdi, et sa main se glissa dans celle de la jeune fille.

Paola, balbutia-t-elle, ce mariage est impossible. La noble Italienne pâlit comme une morte à ces mots.

Vous ne m'acceptez pas, murmura-t-elle d'une voix déchirante.

Dieu m'est témoin... protesta-t-il.

On vous dit aussi honnête que savant... oui ou non, Monsieur, s'écria la jeune fille qui sentit l'orgueil de son sang patricien lui monter tumultueusement au front, oui ou non, répéta-t-elle, j'attends?

Eh bien, articula Ambroise Paré en serrant les poings à s'enfoncer les ongles dans la chair... je suis de la religion et vous êtes catholique... vous voyez, cette union est impossible!

Le visage de Paola prit une effrayante expression de désespoir... pas un cri, pas un soupir... ne s'échappa de sa poitrine...

Son œil chargé d'éclairs, sa lèvre frémissante, éloquentes interprètes de ce qui se passait dans son âme, prononcèrent la muette imprécation sous laquelle le jeune homme se courba anéanti.

Elle passa devant lui comme un spectre et laissa tomber une à une ces sanglantes paroles:

Ambroise Paré, vous n'avez plus d'honneur... adieu... et que Dieu vous pardonne...

Lorsque le Français releva la tête pour essayer de se justifier il se trouva seul...

Fou de douleur, mais fier au fond de son âme d'avoir hautement avoué sa croyance, il se précipita au dehors puis s'enfuit dans la nuit.

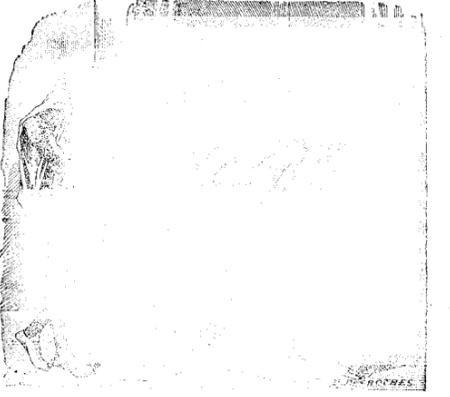
Huit jours après, l'armée française quittait Gênes pour rentrer en France où depuis cette époque Paré fut attaché au Louvre comme chirurgien du Roi.

Telle fut cette poétique aventure d'amour à laquelle 30 ans plus tard, le grand chirurgien, le front caché dans ses mains, rêvait, et dont le souvenir faisait bouillonner encore son sang généreux.

La bague qu'il avait réussi à enlever du doigt du jeune Italien blessé, la bague qu'il avait donnée à Paola, dans un rendez-vous d'amour, pour lui prouver qu'elle ne lui venait d'aucune femme, portait gravée à l'entour:

Julio né à Gênes le... et au dessous... de Gênes en lit de mort (Paola Visconti).

Voilà pourquoi la plaie s'était rouverte dans son cœur, pourquoi il tressaillait en contemplant le jeune homme endormi.



« Ta mère mourante, l'envoya vers moi... murmura-t-il, Dieu a permis que je puisse te sauver... tu ne me quitteras plus, Julio... mon fils! EDMOND HUAARD.

LE ROUET

Lucien Mauvert, en train de tourner un pied de table, s'arrêta le ciseau en l'air, le visage assombri de minute en minute. Il restait là, gêné dans son travail par quelque chose venu du dehors, et qu'il ne s'expliquait pas encore. C'étaient tout proche, des coups sourds roulant sous terre.

Maintenant une pensée tenace l'assaillait. Rien n'était changé, et cependant il y avait du nouveau dans sa vie. Paulette, son amie d'enfance, n'était plus la même depuis son entrée au château. Voici huit jours qu'elle s'occupait là avec sa tante Mme Danvert une lingère de la ville, mandée aux Chenettes pour un trousseau à finir.

Soudain, à un choc plus sourd, qui passa en frisson sous ses pieds, Lucien tressaillit. Jamais le métier du père Mesclou, — le tisserand qui travaillait de l'autre côté de la rue, — n'avait retenti si lugubrement. L'homme, un être bizarre, vivant au fond d'une cave, avait voulu mourir autrefois. Puis, revenu de loin, estropié, une rallonge de bois à la jambe gauche, il était entré dans cette espèce de tombe pour n'en plus sortir. La peau ridée, la chair blême, de ce blanc malsain des lieux humides, le tisserand, presque centenaire maintenant, fuyait la lumière, honteux de s'être manqué, semblait-il.

Ça avait été, — il y a longtemps, disait-on, — un garçon comme les autres, mieux tourné seulement, qu'une trahison de sa fiancée précipita un soir du haut du viaduc.

Lucien, qui entraît quelquefois chez Mesclou, se rappelait cette face moine, ces yeux d'eau, tout ce corps noué du vieux, tapi, comme une araignée, au bord de sa toile.

Le tisserand inspirait une terreur vague aux gamins du village. Les femmes s'en servaient comme d'un épouvantail:

— Prenez garde au tisserand, disaient-elles — Qu'est-ce qu'il fait?

— Des linçons pour les enfants mauvais... Une maille par désobéissance; sitôt le drap prêt, on meurt...

Lucien se souvenait que grandi, ne croyant plus à ces contes, il venait, avec d'autres gâlopins de son âge, ricaner au soupirail du tisserand:

— Hé! le marchand de linéous!

Peu à peu, le tourneur s'était risqué dans le sous-sol du père Mesclou. Le reclus était un homme très doux, ménager de paroles. Mais, depuis quelque temps, depuis les changements arrivés dans la manière d'être de Paulette, il y avait au fond de l'œil pluvieux du tisseur quelque chose qui mettait le jeune homme mal à l'aise, un regard agaçant de compagnon de misère qui le gênait. Et voici que maintenant, le bruit du métier tout proche, ce fracas venu du sous-sol et répercuté de voûte en voûte à travers les caves du quartier, lui devenait intolérable. Et, bien que son voisin ne frappât pas plus fort qu'à l'ordinaire :

— Qu'est-ce qu'il a à taper ainsi? se demandait le jeune homme.

II

Il reprit sa besogne, tâchant de s'absorber, Mais bien vite sa pensée flotta de nouveau.

Il souffrait. Pour lui, le plan de Mme Danvert la tante, et d'Arnal, le père de Paulette, était clair : une adoption avec mariage au bout. Il s'agissait d'emmener la jeune fille à Saint-Pol, chef-lieu, et de l'établir là en lui laissant comme dot la lingerie qui marchait bien.

Arnal avait consenti tout de suite. Ce n'est pas avec ce qu'il gagnait au chemin de fer qu'il pourrait, lui, faire mieux; pas de quoi payer le repas de noces. Quant à Paulette, à qui on cachait encore le mari futur, elle hésitait, intéressée toutefois, tentée par ces jolies choses, tout ce linge fin qu'elle manipulait en ce moment au château des Chénettes. Seule, à défaut de la mère morte, la grand-mère Arnal avait tout empêché d'un mot : « La petite est trop jeune, » avait-elle dit; et cela avait suffi.

— Heureusement, — pensait Lucien, — elle est pour moi, elle. L'aieule sait, devine, et je n'ai pas eu besoin de parler sur qu'elle prenne mon parti.

« Le mal est qu'elle n'y sera pas toujours. Voici d'un mois qu'elle se fatigue, l'ancienne. Elle baisse : probable qu'elle n'ira pas loin, à cette heure. Il faut que ce soir à la veillée, — puis qu'on ne se voit plus que là, — Paulette et moi nous causions nous deux, nous trois avec la grand-mère. La chose presse.

Et, pensif, il écoutait le bruit du rouet, qui, chez Arnal, de l'autre côté du mur mitoyen, semblait se ralentir de jour en jour.

Voilà cinquante ans que, depuis la pointe de l'aube jusque très tard dans la nuit, la vieille infatigable était là, filant, gagnant encore son pain à son âge, comme elle avait gagné celui des autres jadis. Sa vie à elle aussi était une énigme. Eternellement elle filait, ayant à cœur, eût-on dit, de fournir au tisserand tout le fil qu'il pourrait employer.

Après un demi-siècle, l'ancien et l'ancienne travaillaient muettement, assis en face l'un de l'autre, sans autre arrêt que quelques heures de sommeil. L'homme et la femme levés les premiers et les derniers au lit, commençaient et finissaient ensemble. Ils dormaient peu. Chaque nuit, seuls debout, ils veillaient semblant poursuivre de concert une tâche et une pensée communes. On entendait alors les deux métiers, l'un cognant, l'autre ronflant, se répondre longuement d'un bord de la rue à l'autre.

Il y avait une histoire sur eux. On racontait qu'ils avaient été promis autrefois, mais que l'aieule, belle alors et intéressée comme toutes les Arnal, pour conserver indivis un lopin de terre, avait épousé, au dernier moment, un co-héritier et cousin du même nom. De là la tentative de suicide de Mesclou arrivée à la même époque. De cette aventure ancienne autant qu'incertaine, il ne restait d'autres témoins que les prétendus acteurs qui jamais ne s'expliquèrent.

Ils se voyaient de loin en loin et personne ne sut ce qu'ils se disaient alors. Toutes les deux semaines, la grand-mère levait de sa chaise, ramassait ses pelotons..., et on la voyait traverser la rue de son pas ferme et pénétrer en face chez

le tisserand qui jamais, lui, ne parut chez Arnal. Malgré le respect de tous pour l'« Ancienne », la légende n'en restait pas moins que les Arnal portaient malheur à leurs amoureux.

III

Dès la soupe mangée, Lucien courut chez Arnal. Le père venait de partir pour se rendre à un poste-vigie. Sous le vaste manteau de la cheminée, la grand-mère était seule, filant près des bûches :

— Et Paulette? — demanda le jeune homme.

— Elle dine aux Chénettes. Un travail pressé, paraît-il : on doit la raccompagner tantôt.

Lucien sentit ses jambes plier, il s'assit sans répondre, le cœur gros. Un pressentiment lui disait que cette soirée qui lui échappait juste au moment attendu par lui était la dernière où l'on eût pu causer. Il contempla la vieille plus penchante d'un jour à l'autre, et qui, après lui avoir signifié d'un regard qu'elle comprenait, avait repris sa besogne, sans s'expliquer davantage. La veillée commença silencieuse. Sous leurs pieds, là-bas, le tisserand tapait au fond de son trou.

Près de cette place de Paulette, vide pour la première fois, Lucien se disait qu'à cette minute de sa vie quelque chose venait de finir, quelque chose qui avait été le bonheur et qui ne reviendrait plus. Il se rappelait les heures douces vécues là, ces lentes soirées d'hiver.

L'aieule, qui parlait peu, travaillait heureuse de les avoir près d'elle, Paulette et lui et ne levant la tête que pour écouter de loin en loin la pédale du père Mesclou, ou pour apaiser d'un regard une de ces brouilles fréquentes entre ses enfants, l'un rageur et l'autre taquine, coquette de bonne heure.

Les bouderies, vite oubliées, rendaient la grand-soucieuse, comme si elle eût prévu ce qui arrivait aujourd'hui. C'était le passé tout cela.

... Cependant l'aiguille du coucou trottait sans que Paulette parût. A mesure que la nuit avançait, le métier du tisseur claquait plus lugubre à travers la rue endormie.

Les coups tombaient au milieu du silence, espacés, funèbres, remplissant toute la maison d'un tonnerre. Deux fois Lucien vit les mains de la grand-tremblant. A un roulement plus sinistre, ils se regardèrent angoissés...

Et Lucien dit :

— Qu'est-ce qui lui prend de taper ainsi.

— C'est pour moi qu'il sonne...

— Que voulez-vous dire?...

— Rien, sinon que l'heure est proche. « Mesclou le sait et voilà pourquoi il se dépêche. Il a peur d'être en retard. C'est pour moi qu'il travaille... »

— Comme toujours...

— Oui, seulement cette fois...

La phrase fut coupée là... Dans le haut de la rue des chevaux piaffèrent, c'était une voiture du château qui arrivait.

Et Paulette, toute joyeuse, un peu ébouriffée par la course, entra l'air rieur. Devant la mine défaite de Lucien, ses beaux yeux se voilèrent. Elle s'approcha :

— Tu es fâché... Je n'ai pas pu faire autrement. Et puis c'est ce cocher qui n'en finissait plus d'atteler... Tu m'en veux?

— Mais non.

— Alors demain, pour couper court à tout, viens me prendre. On fera route ensemble et l'on veillera.

Minuit sonnait; et sur cette bonne parole ils se séparèrent.

IV

Le soir suivant, complètement rassuré par la gentillesse de son amie, le tourneur revenait avec elle des Chénettes. Il n'avait pas voulu aborder les questions sérieuses, attendant pour y venir d'être seul avec la grand-mère. Comme ils arrivaient chez Arnal, ils aperçurent vers la cheminée l'« Ancienne » toute raide dans sa chaise, bras croisés devant le rouet immobile. Ils restèrent sur place l'un et l'autre, cloués à cette vue nouvelle pour eux.

Leur pensée première fut que la femme était

morte. On prévoyait dans son entourage qu'elle finirait ainsi brusquement, à son poste de travail. Mais la voix de la grand-mère rassura :

— Je vous espérais, — fit-elle, sans tourner la tête.

Ils s'avancèrent alors; prirent ses mains :

— Vous n'êtes pas malade?

— Du tout. Seulement je viens de sentir ce soir que je ne filerai plus. Ma tâche est faite et ma journée aussi. Par exemple elles ont été longues, l'une et l'autre. En ai-je filé de cette toile... une toile inusable qui nous enterrera tous, et les gens du village que j'ai servis. Ça nous a aidés à vivre : et, moi, ça m'a empêché de trop penser... Quand le corps fatigue, la tête repose... Voyez Mesclou, croyez-vous qu'il aurait pu durer soixante ans dans sa cave sans ses navettes toujours en marche? Ainsi de moi et du rouet.

Quant à toi, Paulette, ton trousseau est prêt depuis des mois; rien ne manque. Tu le trouveras dans les armoires, pleines jusqu'au haut d'un linge comme on n'en fait plus. J'aurais voulu te le voir étreindre à ton mariage, mais je serai morte bien avant...

— Mais, non, vous vivrez. Vous n'êtes pas malade.

L'aieule balançait son menton ridé :

— Non, et il ne le faut pas. Ma vie est pleine.

Il y a quelques semaines, j'ai envoyé mes derniers pelotons, — au tisserand qui achève à cette heure un drap à ma taille.

Les jeunes gens pleuraient maintenant :

— Oh! mère...

— Point de larmes... C'est l'heure. Le père Mesclou viendra un de ces soirs, faites-le monter.

« Après ça je pourrai partir. Une chose toutefois m'inquiète. Tu es bien jeune, Paulette, pour te passer de mère... celle de Lucien t'en tiendra



lieu. Pour toute fortune je te laisse mon rouet. Je sais que tu t'en serviras peu, on ne file plus. Mais promets, en souvenir de moi, de le mettre en branle de temps à autre, aux heures critiques. Qui sait, il t'aidera peut-être dans les cas embarrassants. Voilà — depuis que nous t'avons — dix-sept ans que je le tourne en pensant toutes les minutes à toi.

Il y a, branchés sur ses bâtons comme des oiseaux, une foule de pensées, de souvenirs qui s'envolent pour t'inspirer toi et les autres. Arnal entra sur ces entrefaîtes.

Il venait chercher sa casquette d'uniforme afin de reprendre son service sur la voie. Le père de Paulette voulut rester :

— Non, fils. Ce ne sera pas pour cette nuit ni pour demain. J'attends quelqu'un à qui j'ai affaire. Donc, Arnal, va à ton travail, mais avant monte-moi dans ma chambre. Car de jambes il n'y en a plus.

Paulette et son père couchèrent la grand et Lucien vint ensuite.

Ils l'embrassèrent, l'un après l'autre, et, sur un ton, qui n'admettait pas de réplique, elle renvoya chacun en disant :

— A demain.

V

A dater de ce moment, l'« Ancienne » ne descendit plus.

Aussitôt la nouvelle connue, Mme Danvert avait quitté les Chénettes pour s'installer à la maison où elle avait des conférences avec le père Arnal ou elle avait du plaisir de Lucien qui redoutait tout d'elle. Il était subitement devenu irritable, hargneux contre tous, contre Paulette surtout, qu'il rudoyait à plusieurs reprises. Celle-ci comprenant qu'il souffrait, voulut le rassurer, elle s'approcha un soir :

— Pourquoi, Lucien, es-tu mauvais? Tu sais bien que si je pars ce sera pour obéir au père et que jamais...

Le jeune homme lui tourna les talons :

— Fais ce que tu voudras, dit-il durement. Bientôt il voulut revenir; mais Paulette froissée cette fois, n'eût pas l'air d'entendre. Elle resta bouche close, le regard ailleurs.

Et dès lors ils ne se parlèrent plus.

VI

Cependant dans la chambre là-haut, l'aieule, toujours lucide baissait; et la fin était proche. Les voisins, qui, pendant un demi-siècle, avait entendu le rouet de la grand, tout le village assistaient recueillis et curieux aux derniers moments de la Mère comme on disait. Mais en particulier le quartier d'Arnal était devenu moins bruyant, semblant prendre le deuil d'avance.

Chez Mauvert, les tours étaient arrêtés et les autres artisans de la rue : sabotier, forgeron ne remuaient leurs outils qu'avec précaution.

Jusqu'au tisserand qu'on n'entendait plus. Cependant l'homme était là dans sa cave, besognant à l'ordinaire; mais il fallait mettre l'oreille au soupirel pour distinguer au fond du trou le choc mat du peigne, entouré d'étoffe, eût-on dit, et qui parfois paraissait gémir sourdement. Mesclou, d'ailleurs n'était pas allé aux nouvelles. Personne ne l'avait vu sortir. Il travaillait. Devant son sous-sol, des gens, chaque soir, s'arrêtaient intrigués, comme si, entre l'homme enterré là-dessous et l'agonisante là-haut, quelque chose allait se produire, une explication suprême qui dirait tout.

Or, chez Arnal, le troisième jour à la brune, par la porte entre-baillée sans bruit, éclatèrent les murs, une ombre glissa : Mesclou. Il avait entouré de laines son talon de bois, et de son pas démonté mais silencieux, il alla sans un craquement jusqu'au vaisselier. Là, sur la tablette, l'estropié déposa un paquet mystérieux. Il se disposait à repartir. Mais l'aieule avait l'oreille fine. Depuis le premier jusqu'en bas on entendit sa question :

— Qui est-là?

— Mesclou.

— Qu'il monte, fit-elle de sa voix de commandement.

— Maintenant sortez tous, — continua l'ancienne, — toi, Paulette demeure.

Une fois seuls, la mourante regarda l'homme; et, froissement comme s'il eût été question d'une autre qu'elle-même :

— Tu apportes la toile... Merci.

Tandis que le tisserand fondait en larmes, la femme continua de causer avec Paulette :

— Ainsi, comme Lucien, tu ne veux rien me dire. Je sais ce qui se passe entre vous, quelque brouille, ça s'arrangera. Souvent j'ai été sur le point de vous flâner l'un et l'autre : mieux vaut, puisque je pars, n'en avoir rien fait. Je préfère, ne pouvant terminer ce mariage ne pas le commencer et vous quitter libres, toi et lui, j'ai dans l'idée que vous finirez par vous entendre. Mais tu es jeune et il est préférable que tu patientes, pour te décider en pleine connaissance et sans retour. Nous sommes deux ici qui savons ce que coûte en souffrances et remords un engagement rompu.

A défaut d'exemple je te dois un aveu. Ecoute. Et, s'il le faut jamais, rappelle-toi cet homme devant qui, moi ta grand-mère, je m'accuse.

« Par intérêt, par vanité sottie, j'ai brisé sa vie... brisé son corps... j'ai souffert à mon tour, et expié depuis... »

« Voilà ce qu'il fallait que tu saches. »

« Maintenant... »

L'aieule s'arrêta. Elle était morte.

FEUILLETON

UNE

Mystérieuse affaire

PAR

Edmond CHAR

I

Ce matin-là, M. Duhamel s'était levé souriant et de bonne humeur. Un doux soleil d'automne, tiède et doré, traversant les rideaux blancs de la chambre à coucher, lui souhaitait la bienvenue.

— Bon présage, s'était-il dit.

M. Duhamel tenait un commerce de bijouterie et d'horlogerie dans la rue Rambuteau. Il avait succédé à son père.

Agé de quarante ans, il était célibataire. Bon vivant, la face réjouie, le cœur généreux, la poignée de main facile, ses voisins l'estimaient beaucoup et la clientèle assez nombreuse, que sa gaie affabilité lui valait, l'honorait d'une grande confiance.

Jusqu'à-là, le mariage ne semblait avoir exercé aucun attrait sur lui. Il s'était trouvé heureux de sa vie libre de garçon.

Mais, depuis quelques semaines, ses opinions sur le célibat changeaient. Il se persuadait que l'homme arrivé à un certain âge, ne pouvait plus vivre seul, qu'il lui fallait un intérieur où des mains féminines exercent leur charmeant pouvoir; et il s'était mis en quête de la compagne

qu'il appellerait à partager son existence plutôt heureuse.

Cette compagne il espérait l'avoir trouvée dans une jeune femme de trente ans, veuve d'un ingénieur électricien, qui avait laissé une fortune assez importante.

Les premières négociations, faites par des amis communs, s'étaient accomplies le plus facilement du monde, et les premières entrevues avaient été remplies d'une franche cordialité qui laissait supposer une parfaite entente et une mutuelle acceptation chez les futurs conjoints.

Maintenant, les transactions matrimoniales étaient assez avancées. Le dîner de fiançailles devait avoir lieu précisément ce jour-là, chez Mme Vivier, la jeune veuve, assistée de son frère et de sa belle-sœur, et c'est pensant à cette soirée et à ses conséquences que, heureux de voir un gai rayon de soleil, M. Duhamel en avait conclu un bon présage.

Après avoir fait sa toilette, s'attardant aux fraîches ablutions qui mettent un agréable frisson à la peau, M. Duhamel était descendu à sa boutique où ses deux employés s'occupaient déjà.

On lui remit son courrier qui ne se composait que de quelques lettres et de deux ou trois journaux.

D'un air satisfait, il lut les deux premières lettres qu'il prit au hasard. La troisième l'intrigua par la suscription tracée en lettres renversées et malhabiles.

Mais, à peine avait-il parcouru les premières lignes de cette missive qu'il pâlit soudain et que sa physionomie prit une expression atterrée. Il s'arrêta à un moment de lire.

Reprenant possession de lui-même, il recommença sa lecture, tremblant un peu de la main qui tenait le papier. Quand il eut fini, il frappa son bureau d'un coup de poing, en disant pres-

que à haute voix :

— C'est un peu violent!... Qui est-ce qui peut m'avoir envoyé cela?

Cette lettre, écrite par le même procédé que l'enveloppe, en lettres renversées et mal formées, était ainsi conçue :

« Monsieur,

« Je sais que vous devez aller, ce soir, chez Mme veuve Vivier faire votre repas de fiançailles. Je n'ai qu'un conseil à vous donner, c'est de rester chez vous et de ne pas même prévenir que vous vous absteniez, si vous ne voulez pas vous exposer aux plus grands malheurs.

« A la moindre velléité de passer outre le conseil que je vous donne, je vous montrerai la puissance que j'exerce sur vous et votre maison. D'ailleurs, pour vous en donner une preuve, je vous prévins que demain on vous volera une bague sans que vous puissiez trouver ni même soupçonner la personne qui aura commis ce vol.

« Inutile de chercher à savoir qui je suis et le mobile qui me fait agir, vos investigations seraient en pure perte.

« Encore une fois, je vous conseille de ne pas assister à ce dîner, je vous le défends même pour votre sécurité. »

Stupéfait, M. Duhamel regardait, sans prononcer un mot, ce billet laconique et déconcertant et même un peu terrifiant.

Une foule de pensées assaillaient son cerveau et le plongeait dans une grande perplexité.

— Qui peut m'avoir envoyé cela? se répétait-il constamment sans pouvoir mettre un nom d'auteur sur l'écriture déguisée à dessein, ni une raison sur la cause de ce lugubre avertissement.

Il ne se connaissait pas d'ennemis et ne voyait pas l'intérêt que pouvait avoir son anonyme et terrible correspondant à l'empêcher d'assister à ce dîner.

Près de lui, ses employés, tout en remarquant

son trouble, continuaient tranquillement leur travail.

— Allons donc! se dit-il pour se donner du courage, ce ne peut être qu'une mystification, qu'une mauvaise plaisanterie!...

Et il déchiffra les autres lettres d'une main fébrile. C'était l'habituelle correspondance.

Puis, il tenta de lire ses journaux. Mais le doute et même la crainte étaient entrés en son esprit, il ne pouvait s'empêcher de songer au désagréable conseil que le mystérieux personnage lui avait donné, à la défense qu'il lui avait imposée.

— Et moi qui parlais de bon présage tout à l'heure! reprit-il, dialoguant avec lui-même, dans cette ordinaire conversation que les amis inquiètes se tiennent toujours.

Déjà, il commençait à regretter sa bonne vie tranquille de garçon qui n'était émaillée d'aucun souci. Mais il chassa vite cette vilaine pensée égoïste, car l'affection qu'il avait vouée à sa future lui emplissait peu à peu le cœur.

Pour dissiper son ennui, il s'ingénia à trouver des motifs de sortie, il se créa des prétextes de courses parfaitement inutiles.

Dehors, M. Duhamel, qui croyait pourtant s'étourdir par le bruit et l'animation de la rue, se vit encore la proie de son cauchemar éveillé. Sa nature enjouée ne parvenait pas à prendre le dessus de cette mésaventure inopinée.

Partout, l'obsédante pensée de la lettre le poursuivait. Le menaçant inconnu avait pris possession de sa personnalité et s'attachait à lui comme un démon malfaisant.

Il déjeuna seul, dans un café, loin de son domicile. Il tenta d'oublier.

Dans l'après-midi, le courage lui était un peu revenu. Il crut pouvoir réagir, mais lorsqu'il dut prendre une résolution virile sa vaillance capitula. Un compromis se présenta alors à son esprit.

Le jour de l'enterrement, à la sortie du cimetière, tandis que les parents Mauvert faisaient leurs adieux à Paulette, qui partait pour Saint-Pol (on avait voulu lui épargner le retour dans la maison vide), Lucien seul resta en arrière, devant tout le village venu au cortège.

La jeune fille qui l'attendait là sentit le coup :

— Jamais je ne lui pardonnerai... murmura-t-elle à l'oreille de M^{me} Danvert, d'avance installée sur la banquette d'un tilbury commandé pour elles.

Déjà Arnal levait le fouet. La carriole fila. Et, le jour suivant, Lucien sortit, sac au dos, pour son tour de France.

VII

Dix-huit mois passèrent. Paulette, qui par vanité, dépit... avait paru céder un moment à la tante Danvert, s'était vite reprise.

Languide ou remords, la jeune fille n'était pas heureuse à St-Pol.

Elle languissait, déprimée presque. Un dernier mariage refusé par elle hâta la brouille entre Arnal et sa sœur. Et le père ce coup-ci, ramena sa fille en disant :

— Soit, quitte tout. Epouse qui te plaît. J'aime mieux te voir pauvre que malheureuse.

Quant à Lucien, qui avait défendu qu'on lui donnât des nouvelles de Paulette, quelles qu'elles fussent, il achevait en ce moment, l'année de service qu'il avait à faire.

Lorsqu'il revint du régiment et que sa mère lui annonça le retour de leur voisine, son visage se crispa.

— Eh bien, c'est moi qui repartirai, dit-il résolument.

La mère resta épouvantée de toute cette souffrance secrète.

— Comment, Lucien, et nous... Soit. Je reste; mais alors ce sera pour vivre seul, claquemuré comme Mesclou.

La mère, qui connaissait ces entêtements n'insista pas.

Les jeunes gens vécutrent côte à côte sans se voir, sortant le moins possible l'un et l'autre. Ils s'évitaient. En quinze jours, ils ne s'étaient pas encore aperçus même de loin.

Depuis l'arrivée de Lucien, le rouet, qui, auparavant, murmurait parfois de l'autre côté du mur, s'était tu subitement. Paulette n'osait pas...

Or, un matin que Lucien Mauvert tournait ainsi qu'un jour déjà... deux ans plus tôt — il resta le ciseau en l'air écoutant.

Ce n'était pas le métier du père Mesclou qui le gênait cette fois. L'homme, depuis son retour semblait avoir mis une sourdine à ses pédales.

Mais tout proche, un bruit faible, hésitant, comme craintif... qui filtrait entre les pierres. Lucien jeta son burin et sortit, l'air fou, n'y tenant plus... Il suivit la façade d'Arnal jusqu'à la fenêtre où il s'accouda brusquement.

Sous la cheminée devant lui, le front bas, l'épaule tombante, dans une pose lasse, mal attifée dans son costume de campagnarde, repris et resté court mais jolies quand même, Paulette était là filant. Elle se sentit regardée, leva le menton, et de honte cacha son visage dans ses doigts pâles où des larmes bouillaient.

Le jeune homme fit demi-tour et chancelant, se traîna le long du mur jusqu'à la porte qu'il poussa... Sa mère l'avait suivi. Arnal apparut descendant l'escalier, et ils se considérèrent embarrassés, cherchant leurs mots.

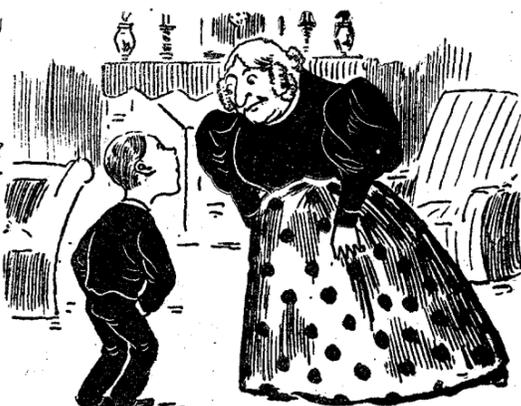
Alors, sans parler, on s'embrassa de part et d'autre... et il n'y eut pas d'autre explication.

L. GAYARD

ENFANTILLAGES



— Je comptais te donner un cheval pour tes étrennes mais j'ai réfléchi que tu étais encore trop jeune. Voici toujours des éperons.



— Et qu'est-ce que tu vas faire de la pièce de dix sous que je t'ai donnée ?
— J'avais tâché de la revendre onze sous à un copain.



— N'y touche pas, il pourrait te mordre.
— Parce qu'il ne te connaît pas !
— Pourquoi qu'il me mordrait ?
— Eh lui disant mon nom ?



— Faut pas pleurer, mon petit, ça rend laid plus tard...
— Eh bien, t'as dû rudement pleurer, toi, quand t'étais p'tite.

LE MEILLEUR MOYEN

Abdul-Riza était un riche négociant de la ville de Bagdad. Outre sa boutique luxueuse où se pressait une clientèle choisie, il avait des comptoirs à Smyrne, à Stamboul et dans plusieurs autres grandes villes; des navires lui appartenant sillonnaient les mers orientales et rapportaient dans leurs flancs rebondis les multiples richesses de la Chine et du Japon. Une armée d'employés, de commis, de portefaix obéissait à ses ordres, une grande considération s'attachait à son nom et les personnalités les plus marquantes de la ville l'honoraient de leur amitié. Il possédait aux environs de la cité une superbe villa dans laquelle il aimait à se reposer de temps à autre du tracé des affaires. Bref, aux yeux de tous, Abdul-Riza passait pour l'homme heureux par excellence. Et cependant il n'était pas heureux. Bien plus, je dirai volontiers qu'il se considérait plus à plaindre que le dernier des parias et qu'il se surprenait parfois à envier le sort du plus humble de ses hommes de peine.

Qu'avait donc à désirer un homme dans une semblable situation, me direz-vous, et quel intime chagrin pouvait donc le miner au point de lui rendre la vie si maussade.

Je vais vous le dire en deux mots. Abdul-Riza avait épousé une femme charmante, une des beautés circassiennes les plus accomplies... A ceux qui jamais n'ont été unis par les liens

de l'hymen, pareil préambule peut sembler étrange, aussi n'est-ce pas à ceux-là que je m'adresse en ce moment.

Abdul-Riza, donc, possédait une femme charmante, plus jeune que lui de vingt années, et malgré cette différence d'âge que d'aucuns trouveront peut-être excessive, il passait, à juste titre pour un heureux mari. Son infortune ne datait donc pas de longtemps, objecterez-vous, lecteurs impatients ?

Non, son affliction remontait à une semaine. Depuis huit grands jours il n'était pas rentré chez lui, prétextant un voyage imaginaire pour expliquer son absence. Voici en deux mots ce qui lui était advenu :

Pris à partie par un mauvais larron, un jour qu'il s'était hasardé à la nuit tombante dans un quartier mal fréquenté, il s'était fait dépouiller de sa bourse et rouer de coups.

Bien entendu, la perte de son argent n'entra nullement en ligne de compte dans le chagrin qu'il éprouva en se retrouvant, une demi-heure après cette aventure couché sur un lit étranger dans la maison de gens compatissants qui l'avaient ramassé inanimé couché sur la chaussée.

Une vive douleur à la tête et la présence d'un chirurgien lui apprirent qu'il était blessé sérieusement. Même, lorsqu'il voulut fixer ses regards sur les personnes qui l'entouraient, il constata avec stupeur qu'un seul de ses yeux était intact, l'autre lui refusait tout service et il dut en subir l'ablation immédiate.

Quelques jours de soins bien entendus suffirent à remettre sur pied notre homme, mais vous

savez maintenant la cause de son chagrin. Déjà, presque un vieillard pour sa jeune femme, allait-il donc avec son infirmité lui devenir un objet d'horreur ?

C'en était fini de ce bonheur qu'il se flattait de posséder. Un moment, il songea au suicide, mais en sincère croyant, il réfléchit que la loi du Prophète lui interdisait formellement tout attentat à la vie, qu'Allah lui avait donnée et qu'il était maître de lui reprendre quand bon lui semblerait. Néanmoins, comme il ne pouvait se faire à l'idée de se présenter devant sa femme, dans l'état où il se trouvait dorénavant, il résolut de consulter sur son cas, un vieil ermite dont la réputation de sagesse s'étendait à la ronde. Quel conseil lui donna le pieux solitaire, nous l'allons voir tout à l'heure, toujours est-il qu'Abdul-Riza sortit, sinon rayonnant, au moins satisfait de son entrevue. Le soir même, il rentra chez lui. Il avait eu soin d'abaisser le plus possible sur ses yeux le fez qu'il portait toujours, et à sa femme inquiète qui le questionnait sur son absence aussi prolongée qu'imprévue il répondit évasivement. Ce qui, plus que tout le reste, contribua à faire excuser Abdul-Riza, ce fut pour la belle Nadjma la vue d'un superbe collier en perles fines que son mari tenait à la main et qu'il lui offrait de la meilleure grâce du monde. L'infirmité du négociant n'était du reste plus guère visible autrement qu'à un œil exercé, car un praticien habile s'était chargé de remplacer par un œil de verre supérieur imité celui qui si malheureusement avait été atteint. Heureux d'en être quitte pour ce jour-là, Abdul-Riza prétexta de la grande fatigue qu'il ressentait, pour se retirer de bonne heure dans ses appartements particuliers. Le lendemain, quand il se présenta de nouveau devant sa femme, il tenait à la main un écrin magnifique, dans le satin duquel reposait le plus ravissant bracelet qu'eût jamais désiré un œil féminin. Tout entière à sa contemplation, ce jour-là encore, Nadjma ne s'aperçut de rien.

Satisfait au delà du possible de la réussite de son stratagème, Abdul ne rentra plus jamais chez lui qu'avec un cadeau à la main : Tantôt c'était une broche en émeraudes ou en saphirs, tantôt une aigrette de diamants éblouissants, tantôt une merveilleuse étoffe de Chine ou un cachemire de l'Inde sans prix. Cela dura près d'une année.

Un jour cependant, le marchand s'oublia. Il venait d'apprendre la perte d'un de ses plus beaux navires avec toute sa cargaison, et la nouvelle de ce funeste revers le fit rentrer à la maison tout bouleversé. Le premier regard de Nadjma fut comme de coutume pour deviner la surprise que lui rapportait son mari ce jour-là. A son grand déplaisir, elle lui vit les mains vides. Du coup, elle leva les yeux, vit la figure ravagée du malheureux et l'infirmité qu'il lui avait cachée depuis si longtemps lui apparut dans toute sa hideur. Elle poussa un cri :

— Mais vous êtes borgne ?
— Hélas ! répondit l'infortuné Abdul-Riza. Depuis huit mois déjà que ce malheur m'est arrivé, ne vous en étiez-vous donc jamais aperçue ?

— Dieu ! non, répondit naïvement Nadjma; depuis si longtemps vous m'apportiez chaque jour des bijoux et des cadeaux, que j'avais pris l'habitude de regarder plutôt vos mains que votre visage.

La légende ne dit pas si le ménage d'Abdul-Riza souffrit de la fatale découverte et c'est grand dommage, mais la morale de ce conte est si suffisamment claire et explicite pour messieurs les maris que je m'abstiens volontairement de tout autre commentaire.

J. DUVILLIER.

— Je n'irai pas au dîner, mais j'envoierai un télégramme d'excuse.

Et M. Duhamel se dirigea vers un bureau de poste. Mais le courage l'abandonna tout à fait en route. Il se souvint que son ennemi lui avait ordonné de ne pas même prévenir qu'il s'absentierait et au moment de franchir le seuil du bureau il recula devant l'acte à accomplir.

Le soir venu il reprit le chemin de sa boutique, las et vaincu.

Quand, le magasin fermé, il remonta dans son logement, M. Duhamel se molestait vivement d'avoir ainsi sacrifié à la terreur.

— C'est vraiment par trop ridicule, se dit-il, d'avoir eu peur de ce fumiste !... Ou je devais dédaigner ses menaces ou je devais en aviser le commissaire de police !... Le commissaire pour une plaisanterie pareille ?... non, c'eût été lui donner trop d'importance !... Quoi qu'il en soit, j'ai dû passer pour un malôtru chez ma fiancée... et à mes yeux, je passe pour un lâche !

Il se coucha. Sa nuit ne fut pas exempte d'insomnies et de rêves pénibles.

Le lendemain, la tête lourde, descendu à son bureau, M. Duhamel dépouilla son courrier, le cœur un peu serré par l'angoisse. Mais rien ne vint, comme la veille, augmenter ses craintes.

Il reprit, alors, de l'assurance et songea au moyen de réparer la grave incorrection qu'il avait commise à l'égard de M^{me} Vivier et des autres convives.

Après avoir supputé diverses combinaisons, il allait rédiger un billet, lorsqu'il vit entrer dans le magasin M. et M^{me} Lanthenac, frère et belle-sœur de M^{me} Vivier, avec lesquels il était très lié et qui lui servaient d'intermédiaires entre sa future et lui.

A vrai dire, il s'attendait à cette visite, bien qu'il la redoutât un peu.

— Eh bien ! mon cher Duhamel, lui dit M. Lanthenac, en lui tendant la main, que vous est-

il arrivé hier soir ?... Avez-vous été souffrant ?

M. Duhamel se troubla quelque peu ; il pâlit et rougit alternativement. Cela lui coûtait d'avouer la faiblesse qu'il avait eue. Il chercha sa réponse et balbutia :

— Oui, un peu souffrant.

— Pourquoi, n'avez-vous pas envoyé prévenir ?

— Parce que... parce que...

Brusquement, il se décida à tout dire :

— Ecoutez, mon cher Lanthenac, c'est idiot ce que je vais vous raconter, mais ce n'en est pas moins l'expression de l'exacte vérité... Aussi, parlons bas... Je ne suis pas venu parce qu'on me l'a défendu !

— On vous l'a défendu ? s'exclama avec stupefaction M. Lanthenac.

— Chut !... plus bas... je ne veux pas avoir l'air d'un serin vis-à-vis de mes employés... Oui, on me l'a défendu !

— Qui ?... on ? questionna M^{me} Lanthenac.

— Un inconnu !

— Parlez-vous sérieusement ? demanda le mari.

— Très sérieusement... J'ai reçu hier matin une lettre anonyme qui m'ordonnait de ne pas assister au dîner des fiançailles sous peine de terribles représailles.

— Que me dites-vous là !

— La vérité !

— Vous avez été mystifié.

— Sans doute... mais qui sait ?... Allons donc !... qui, si ce n'est un farceur, pourrait vous avoir envoyé une pareille lettre ?

— C'est ce que je me suis demandé.

— Vous ne vous connaissez pas d'ennemis, interrogea M^{me} Lanthenac.

— Pas que je sache... de mon côté.

— Oh ! du côté de M^{me} Vivier vous n'avez rien à craindre, vous êtes et avez été le seul soupirant !

— Eh ! eh ! quelque ancienne, plaisante M. Lanthenac.

— Non, non, les relations féminines que j'ai pu avoir se sont terminées aimablement et amicalement.

— Alors ?

— Alors... voilà... telle est la question.

— C'est tout simplement une blague qu'un de vos amis a voulu vous faire.

— Comme je n'ai pas d'ennemis, je n'ai pas non plus d'amis assez intimes pour que je leur confie mes affaires particulières... Personne, à part vous, ne savait que je devais dîner hier chez M^{me} Vivier... Par conséquent, vous comprendrez que j'en sois d'autant plus intrigué.

— Alors, c'est un mystère ?... une énigme ?

— On se perd en conjectures... En tout cas, la situation est étrange.

— Oui, mais elle n'est pas effrayante... et vous avez eu tort de la prendre au tragique.

— Eh !... je ne vous ai pas dit tout !

— Quoi, qu'y a-t-il encore d'épouvantable ?

— Mon persécuteur a pris le soin de m'aviser avec une écriture cyniquement déguisée que, pour me prouver sa puissance, un vol serait commis chez moi, à son instigation aujourd'hui même.

— Un vol ! s'écria M^{me} Lanthenac.

— Oui, madame, un vol de bague.

— Mais, c'est du mélodrame, raila le mari de cette dernière.

— Enfin, qu'est-ce que je dirais, qu'est-ce que vous diriez si ce vol s'accomplissait ?

— Ma foi que voulez-vous que je vous réponde... j'en resterais stupéfait.

— Surveillez vos employés, conseilla M^{me} Lanthenac.

— Oh ! les pauvres garçons s'exclama M. Duhamel, ils sont bien trop honnêtes pour cela !... Ce sont des pauvres jeunes gens en qui j'ai pleine confiance !... Je connais leur famille

— Moi, j'en reviens à ma première idée : c'est une fumisterie, reprit M. Lanthenac.

— Je ne demande pas mieux que d'être de votre avis... mais, alors, dites-moi quel en est l'auteur...

— Sait-on jamais !... Il y a des gens qui sont si fins !... Peut-être, sans vous en apercevoir, avez-vous parlé de ce dîner devant quelqu'un chez lequel est née subitement l'idée de vous mystifier.

— Peut-être... Quoi qu'il en soit, je suis horriblement vexé d'avoir cédé à ces menaces anonymes... et je ne sais pas comment me représenter devant M^{me} Vivier et me faire pardonner mon insigne politesse.

— Je vous avouerais que ma sœur n'était rien moins que contente... A part l'impatience et l'inquiétude dans lesquelles vous nous avez mis, vous nous avez obligés à manger, un dîner froid.

— Jusqu'aux enfants, dit en souriant M^{me} Lanthenac, qui étaient en colère contre vous et qui questionnaient indiscrètement leur tante.

— Comment, comment réparer tout cela ! se désola M. Duhamel ; aidez-moi mes amis, aidez-moi de vos conseils et de votre complaisance !

Allons ! ne vous lamentez pas, nous nous emploierons à réparer le mal, reprit M. Lanthenac... Tout d'abord, n'est-ce pas, nous ferons grâce de cette histoire de brigand à votre future ?...

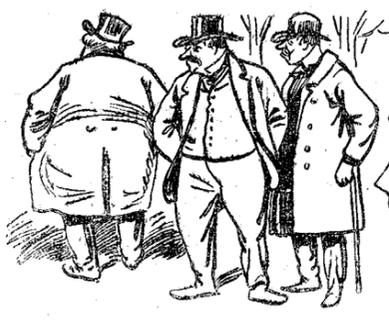
— Oh ! oui !

— Nous lui dirons... nous lui dirons... qu'est-ce que nous lui dirions bien ?

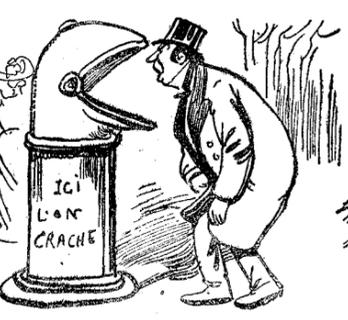
— Je cherche.

— Oh ! vous autres, les hommes, vous êtes embarrassés pour un rien, persifla M^{me} Lanthenac... il faut prendre un moyen très simple, un truc classique... les femmes aiment bien les faits-divers...

La Semaine Amusante, par Henriot



C'est un Bordelais très patriote... ainsi tout le vin falsifié qu'il fabrique, il l'expédie en Angleterre.



La défense de cracher dans les rues nécessite la création de « Poubelles » nouveau modèle.



J'ai crié « Ici César! », César, c'est mon chien... Ça ne fait rien... vous vous expliquerez devant la Haute-Cour.



On ne peut pas toujours laisser dire aux accusés que les sénateurs sont des fripouilles! Mon cher sénateur, soyez indulgent... les accusés sont peut-être des convaincus!



Et maintenant, cher lecteur, bonne année et bon siècle!

Appareils livrés à l'essai ALAMBICS ACÉTYLENE DEROV Fils Aîné, 71 à 77, Rue du Théâtre, Paris

P'RIRE s'amuser, amuser la société, demander les 3 catalogues France, Attrapes, Chansons, Musique, Tours physiques, Articles utiles, Etrennes, etc. Maison BAUDOT, 8, Rue des Carmes, Paris.

OUTILS pour AMATEURS et INDUSTRIE MACHINES à découper, TOURS et ACCESSOIRES Fournitures générales pour DECOUPE Catalogue illustré (plus de 4.000 fig.) contre 60 cent. LE BELLE, 42, Rue Lafayette, 42, PARIS.

LES RENTES VIAGÈRES

L'argent rapporte si peu ou, quand il rapporte beaucoup, il est si exposé, qu'un grand nombre de personnes se constituent des rentes viagères. La rente viagère peut être constituée soit immédiatement, par le versement d'un capital, soit pour une époque plus ou moins éloignée, au moyen de versements annuels. Elle peut aussi être constituée sur une ou sur plusieurs têtes, avec ou sans réduction au premier décès. Cette opération, ayant pour objet d'assurer notre existence même, ne doit être faite qu'avec des Sociétés dont le crédit soit indiscutable. Au premier rang de ces Sociétés se place la Compagnie d'Assurances Générales qui, fondée en 1819, est la plus ancienne compagnie d'Assurances de l'Europe continentale, et sert annuellement, à elle seule, autant de rentes que toutes les autres Compagnies françaises similaires réunies (37 millions de rentes). La Vie envoie gratuitement les notices et tarifs de ses opérations à toute personne qui en fait la demande, soit au siège social à Paris, 87, rue de Richelieu, soit à ses représentants dans les départements.

Difformités du Corps Déviations de la taille, de la tête, du cou et de la colonne vertébrale, gibbosité dorsale, lordose lombaire, abaissement des épaules, dos rond et voûté, déviations des genoux, des chevilles et des tibias, coxalgie, hémiplegie, mal de Pott, paralysie infantile, ankylose des bras et des jambes, pieds bots, pieds plats et toutes les maladies de la moelle et des os, sont immédiatement combattus et vite guéris par les appareils nouveaux et perfectionnés de M. CLAVIERE, ingénieur-orthopédiste breveté, 234, Faubourg St-Martin, à Paris, qui envoie son grand Catalogue gratis et avec discrétion à toutes les personnes qui le demandent. Nous recommandons particulièrement les CORSETS REDRESSEURS contre les déviations de la taille, les CORSETS de MAINTIEN pour Jeunes Filles, les Bretelles de soutien, les Bras et Jambes artificiels, Béquilles, Cannes, Gouttières, etc.

OBESITÉ

LÉRINA Liqueur RÉELLEMENT — ILE S' HONORAT de l'Abbaye de Lérins. — GALLAND-CHARPIN & Co, 2, quai Pécherie, LYON

combattue avec succès, et sans danger pour la santé par les PILULES FONDANTES du Dr Angerville. Ph^o LEMAIRE, 14, r. Grammont, Paris.

POUDRE ROCHER LAXATIVE DÉPURATIVE Le flac. de 20 doses, 2fr. 50 Contre la CONSTIPATION et ses conséquences Le plus agréable et le plus efficace des laxatifs QUINET, Ph^o, 1, rue Michel-le-Comte, Paris, et toutes Pharmacies

LINGE MONOPOLE Cols, Manchettes et Plastrons en toile avec intérieur parcheminé, coûtant moins cher que le blanchissage et supprimant l'usure, depuis 75 c. la Douzaine. Tarif illustré et échantillon franco sur demande MAXIME FAIVRET Place du Théâtre-Français 165, rue St-Honoré, Paris. Succursales : LYON, 75, rue de l'Hôtel-de-Ville. BORDEAUX, 48, rue Sainte-Catherine.

CHEMIN DE FER DU NORD Services entre PARIS, le DANEMARK, la SUÈDE et la NORVÈGE Deux express sur COPENHAGUE, trajet en 28 heures. Départs de Paris-Nord à 4 h. 50 et 9 h. 25 soir. — Départs de Copenhague à midi et 8 h. 13 soir. Deux express sur STOCKHOLM, trajet en 43 heures. Départs de Paris-Nord à 4 h. 50 et 9 h. 25 ou 11 h. soir. — Départs de Stockholm à 7 h. et 10 h. 15 soir. Deux express sur CHRISTIANIA, trajet en 53 heures. Départs de Paris à 4 h. 50 et 9 h. 25 ou 11 h. soir. — Départs de Christiania à 9 h. 40 matin et 11 h. 15 soir.

POUR RIEN l'envoie le magnifique catalogue illustré p^r Montres, Pendules, Bijouterie, prix et qualité défiant toute concurrence. Adresses demandées au GRAND COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE DE BESANÇON.

ABC DE PARIS. — GUIDE COMPLET illustré, contenant des vues de tous les monuments et un magnifique PLAN en couleurs. 50 c. dans toutes les librairies. Franco par poste : 75 c. contre mandat ou timbres adressés à M. VERMOT, éditeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, Paris.

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailliable de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu. Ecrire par lettre ou carte postale à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

L'APIOL DES DOCTEURS JORET & HOMOLLE REGULARISE LES ÉPOQUES. EMPÊCHE LES DOULEURS. RETARDS, SUPPRESSIONS, etc. DOSE: une ou deux capsules matin et soir FLACON 4/50 - DEMI 2/25. TOUTES PHARMACIES POUR ÉVITER LES INSUCCÈS, EXIGER L'APIOL DES DOCTEURS JORET & HOMOLLE

ACCORDEONS beaux et solides, appris en quelques jours avec nouvelle méthode. Violons, Pistons, Mandolines, Guitares. CATALOGUE GRAT. AUBERT, 8, r. des Carmes. CATALOGUE GRAT.

COLLECTION VERMOT

Magnifiques vignettes, tirées sur très beau papier couvert, illustrées de nombreux dessins originaux et ornés de superbes gravures en couleur. ART DE TIRER LES CARTES (L.), illustré de nombreuses vignettes indicatives. CLÉ DES SONGES (LA), illustré de 150 dessins. JEUX DE SOCIÉTÉ (LES), illustrés de très nombreux dessins. MENUS (LES) de M^o Durandau, contenant 366 menus, avec les recettes des plats indiqués. — Nombreuses illustrations. MYSTÈRES DE LA MAIN (LES) ou l'Avenir dévoilé par les lignes de la main. ORACLE (L'), l'Avenir prédit aux jeunes et aux vieux. LA GRAPHOLOGIE, contenant de nombreux autographes et spécimens d'écritures. LE LANGAGE DES FLEURS, illustré d'un très grand nombre de figures. LE SAVOIR-VIVRE. Manuel de la bonne tenue, des usages du monde et de la politesse. HISTOIRES A SE TORDRE, par Mich. THIVARS, recueil des plus tites causes célèbres, joliment illustré. CHANSONS ET RONDES ENFANTINES, texte et musique de toutes les Rhodés enfants. CONTES DE FÉES, par Ch. PENNAUD, joliment illustré. FABLES DE LA FONTAINE, illustré de nombreux dessins. ROBINSON CRUSOÉ (LE) illustré. ROBINSON SUISSE (LE), joli volume illustré. SECRÉTAIRE DE TOUT LE MONDE (LE), contenant des modèles de lettres pour toutes les circonstances de la vie. Illustré. VIEUX LOUP DE MER (LE), ou les Drames de la mer, joliment illustré. VOYAGES DE GULLIVER, illustration de A. DENIS. PAUL ET VIRGINIE, superbe illustration de A. DENIS. LES CONTES FANTASTIQUES, par Maxime AUBOURN, illustré de nombreux dessins. LES MILLE ET UNE NUITS. Aladin ou la Lampe merveilleuse — Alibaba et les Quarante Voleurs. En vente chez tous les libraires Chaque volume franco par la poste contre 0 fr. 70 adressés à M. VERMOT, éditeur 6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

PLUS DE MINE DE PLOMB! PATE FLAMANDE LE SEUL PRODUIT BREVETÉ S. G. D. G. pour l'entretien des fourneaux, poêles mobiles, cuisinières et tous objets en fonte ou en tôle. EN VENTE PARTOUT Exiger sur chaque Boite la Marque FER A CHEVAL.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON & A LA MÉDITERRANÉE des Courses de Nice (12 au 26 Janvier 1900), du Carnaval de Nice (15 au 27 Février 1900), des Régates Internationales de Cannes (3 au 20 Mars 1900), des Régates Internationales de Nice (2 au 16 Avril 1900), des Vacances de Pâques, du Tir aux Pigeons de Monaco, la Compagnie délivrera, du 15 Décembre 1899 au 30 Avril 1900 inclus, des billets d'aller et retour, 1^{re} classe, valables pendant 20 jours, et dont le prix au départ de Paris sera de 177 fr. 40 pour Cannes, 182 fr. 60 pour Nice, 186 fr. 80 pour Menton. On trouvera ces billets et des prospectus détaillés aux gares de Paris-Lyon et Paris-Nord, ainsi que dans les bureaux de ville de la Compagnie P.-L.-M. et dans les agences spéciales.

A TOUS VOS ENFANTS du Dr WIATKA LE COLLIER RUSSE préservatif du Group, Maladies de la Gorge, etc. Se vend partout. — M. R. BARLERIN, à TARARE (Rhône), l'envoie franco contre 2 francs.

POMMADE MOULIN Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils. 2/30 le Pot franco Ph^o Moulin, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS.

GUÉRISON ASSURÉE PAR LA POMMADE de la Vente PARIENNE YEUX ET PAPIÈRES

HEMORRHOÏDES prompt soulagement, guérison rapide par l'ONGUENT véritable CANET-GIRARD, guérison des plaies varicelles, blessures de toutes sortes. Prix: 2 fr. par la poste, affranchir 20c. Dépôt: 4, r. des Orfèvres, Paris. Pharm. VERITÉ.

RUBINAT Sources du Dr LLORACH La seule approuvée par l'ACADEMIE de MÉDECINE de PARIS purge immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux, n'exige aucun régime. ÉTIQUETTE JAUNE AVEC ÉCUSSON ROUGE

Beauté, Jeunesse éternelle! PAR LE MERVEILLEUX PHRYNÉ-FLUIDE de VIBERT DÉPÔT: E. ROCCA, 5, Boulevard des Italiens, PARIS. Lyon: F. VIBERT, CONCESSIONNAIRE.

JOYEUX VIVEURS & CHANTEURS Voulez-vous rire, faire rire et amuser vos amis? Demandez les 6 catal. illustr. remis p^r 1900. Nouveaux trucs, farces, attrapes, tours de physique, librairie, sorcellerie, magie, chansons, articles utiles, etc. Envoi gratis Maison D. Rigolet, 23, rue St-Sabin, Paris.

Envoi franco gare: 1 litre, 3 fr. 50 — 12 litres, 30 fr. QUINA BRUNO BRUNO TAVERNIER, pharmacien, 36, quai Fulchiron, LYON

NOUVEAU BANDAGE RÉGULATEUR sans sous-cuisse, léger, solide et ne gênant aucune partie du corps, reconnu le plus efficace pour la Guérison des Hernies. 19 Médailles. Henri BIONDETTI, 48, r. Vivienne, Paris.

Avant, Après 8 jours LA SEVE CAPILLAIRE fait pousser la barbe et les moustaches magnifiquement, même à 15 ans. Fait repousser les cheveux et cils. Effets prodigieux (2 méd. d'or, 10,000 lett. félicitat.) Le Double grand pot valeur 20 fr., vendu fr. 3 fr. Le grand pot, 2 fr.; le double pot d'essai, 0.75 timb. ou mand. à J. Persel, ch. n^o 145, r. St-Antoine, Paris

DENTITION SIROP DELABARRE (3^e 50) SANS NARCOTIQUE (LE FLACON) FACILITE LA SORTIE DES DENTS PRÉVIENDE OU FAIT DISPARAITRE Tous les ACCIDENTS de la 1^{re} ÉRECTION. EXIGER LE TIMBRE OFFICIEL ET LA SIGNATURE DELABARRE FUMOUZE-ALBESPEYRES, 78, FAUB^o ST DENIS, PARIS ET PH^oES

DRAGÉES d'EGOUTINE BONJEAN Médaille d'Or de la Société de Pharmacie de Paris. EMPLOYÉES avec le plus grand succès CONTRE: HEMORRAGIES DE TOUTE NATURE

LA PATE ÉPILATOIRE DUSSEUR détruit radicalement les poils disgracieux sur le visage des Dames (barbe, moustache, etc.), sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. 50 ANS DE SUCCÈS - (Pour le menton, 20 fr., 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr., (2^e m^o)) — Pour les bras, employer le FLAN DES DUSSEUR. (20^e et 10^e). DUSSEUR, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

A LA CAMPAGNE

Utilité d'un bon hivernage

Il est absolument nécessaire de bien nourrir ses vaches pendant l'hiver pour obtenir de l'industrie laitière les résultats que l'on est en droit d'attendre d'elle.

En soignant et nourrissant bien les vaches pendant la saison froide qui correspond justement avec l'époque ordinaire de la gestation, vous entretenez la force de l'animal et vous le disposez par cela même à procurer un beau produit. Vous le préparez en même temps à la lactation du printemps, qui, à la suite d'un bon hivernage, est toujours plus prompt et plus abondante.

Enfin, vous obtenez par des soins, une pro-



duction de lait l'hiver, ce qui vous fait obtenir un double gain sans doubler vos dépenses, bien loin s'en faut.

Une vache mal soignée ne peut donner de beaux rejets, le printemps arrivé, sa production en lait ne pourra être bonne. Il ne suffit pas de donner une abondante nourriture à cette époque de l'année pour obtenir de suite un bon résultat, attendu qu'après les souffrances de l'hiver, les organes de la sécrétion sont affaiblis et qu'il leur faut du temps pour reprendre leur état normal.

C'est donc un bien mauvais calcul et une négligence condamnable, que de ne pas soigner très convenablement ses vaches en hiver puisque le résultat porte en même temps sur la valeur personnelle de l'animal et sur sa valeur productive, c'est-à-dire sur les qualités de la race et sur le rendement.

Machine à battre le beurre

Une expérience très intéressante vient d'être faite dans une laiterie. On y a fait l'essai d'une nouvelle invention pour séparer la crème du lait et la transformer en beurre. L'expérience a transformé de la crème en beurre dans l'espace de cinquante secondes.

Voici en quoi consiste, cette crémerie-beurrerie. La machine est une combinaison de centrifuge et de baratte. Au point de vue mécanique, c'est la perfection même. On n'entend ni bruit, on ne sent aucune vibration, pendant que les machines sont en opération. Tout y est simple et d'un agencement admirable. Au côté de la machine qui, avec ses auxiliaires, comprend un espace de 20 pieds carrés, se trouve un réservoir qui va aboutir à une cuve encastrée de bois. Une pompe aspirante tire le lait du réservoir pour le transporter dans la cuve, où il est exposé à une température de 187 degrés.

La crème sort du centrifuge, tombe dans les tuyaux maintenus à une température de 60 degrés. Des tuyaux, la crème tombe dans une sorte de tambour qui tourne avec une rapidité vertigineuse. En moins d'une minute le beurre se trouve fabriqué.

Le beurre ainsi fabriqué a un arôme des plus délicats, grâce au procédé de pasteurisation. L'inventeur prétend que, grâce à sa machine, le beurre pourra se conserver en excellent état et avec tout son arôme, beaucoup plus longtemps qu'on ne peut le faire au moyen de l'ancien mode de fabrication.

CAUSERIE FINANCIÈRE

La Bourse a accentué cette semaine, dans une proportion assez sensible, la tendance à l'amélioration qui s'était dessinée pendant les dernières séances de la semaine écoulée.

Ce favorable revirement a été motivé par plusieurs raisons, dont la première réside dans l'exagération même de la baisse, puis dans les bonnes nouvelles qui nous sont parvenues au sujet de la liquidation de Londres et, enfin, par les rachats du découvert qui n'a pas voulu garder ses positions.

L'ensemble du marché est donc meilleur. Nos rentes reprennent un niveau un peu plus élevé. Le 3 0/0 clôture à 99,22 à terme et 99,20 au comptant.

Le 3 1/2 0/0 ferme à 101,45 à terme et à 101,30 au comptant.

La reprise a profité à l'ensemble des fonds étrangers.

L'Italien remonte à 93,70. L'Extérieure Espagnole progresse de 65 francs à 65,67, le Turc C monte à 25,72, le Turc D à 22,75, et la Banque Ottomane à 562.

Le Roumain 5 0/0 est très demandé.

Les cours des grands établissements de crédit de notre place ne paraissent pas devoir se relever encore. La Banque de France est en hausse nouvelle à 4,390. Mais la Banque de Paris reste à 1,070, le Crédit Foncier revient à 717. Les obligations foncières et communales à lots sont depuis quelques jours beaucoup plus demandées, en raison des cours très avantageux et accidentels qu'elles présentent. Le Crédit Lyonnais passe à 985.

Les actions de nos grandes Compagnies de chemins de fer sont plus faibles.

Les Valeurs industrielles clôturent mieux qu'elles n'avaient débuté.

Le Suez a fait 3,470 et 3,485, le Rio-Tinto 1,140 et 1,152.

Les Mines d'or fléchissent de nouveau en clôture.

La Mode

Les robes blanches sont en très grande faveur, et cela se conçoit. Rien n'habille plus élégamment, ni avec plus de distinction.

Et, chose curieuse, le blanc convient à tous les âges. Des femmes très âgées portent souvent des robes blanches, et cela s'harmonise à merveille avec l'argent de leur chevelure et n'est nullement ridicule.

Ce qu'il faut, pour porter du blanc, c'est une grande élégance, un soin énorme dans tous les détails. Chaussures, jupons, chapeau, gants, tout doit être irréprochable.

Puis, il ne faut pas trotter à pied dans les rues avec une toilette blanche. Il faut savoir choisir son cadre.

Nous nous parons donc de robes blanches cet hiver, non seulement dans les réunions du soir, mais aussi dans celles du jour.

A la ville seulement, nous devons y renoncer; mais nous trouvons des tons légers, des gris, des beiges, qui nous donnent encore l'illusion de ces tons adoucis que nous aimons.

L'étoffe qui a la vogue cet hiver est le drap. Robes de jour, robes de visites, jusqu'aux robes de bal, se font en drap, toujours en drap. Aussi, a-t-on imaginé toutes sortes de drap, répondant à une infinité d'appellations, dérivées de leur nature, au besoin, empruntées à la fantaisie.

Chaque qualité de drap a un aspect particulier auquel le charme de la couleur vient ajouter à la séduction du tissu.



MANTE EN DRAP NOIR ORNÉE D'UN MOTIF SOUTACHÉ SOIE COL FOURRURE

Les draps, destinés aux toilettes de réception de l'après-midi ou du soir, sont aussi riches que les plus belles étoffes de soie.

On rencontre le drap-ideal, le drap-merveilleux, le drap-étincelle, le drap-soleil, le drap-miroir, Watteau, de soie, peau-de-gant, etc., etc.

Pour les grands manteaux droits, qui ont besoin d'un tissu fort, comme pour les costumes de voyage, on a imaginé le drap-railway, qui, sous une apparence unie, est rayé de filets noirs, bleus ou rouges, imperceptibles; le drap-corsaire, à diagonales un peu rudes, le drap-cuir, le « mail-coach », le « box cloth's. »

La robe tailleur se fait toujours soit avec la jaquette, soit avec le boléro, très court pour le moment, tellement court qu'il s'arrête à mi-hauteur du buste, le plus souvent, échancré en rond dans le dos, en rappelant le petit zouave, qui eut un incomparable succès sous l'Empire.

Ce genre de boléro exige, d'ailleurs, de hautes ceintures, presque des corsets.

La panne drapée, le velours, le drap piqué, sont tout indiqués pour ces ceintures, que l'on monte devant et derrière, sur de petites baleines, afin de les empêcher de s'affaisser, on les agrafe sous le bras.

YVONNE.

En cas de deuil inattendu, adressez-vous pour avoir une toilette complète irréprochable à la Maison « Au Sablier », 14, rue Drouot, Paris.

La plus ancienne et la plus réputée des crèmes pour le teint, est la Crème Simon; l'exiger chez les détaillants et refuser les imitations ou contrefaçons.

VARIÉTÉS

Le Papier de mousse.

On peut faire du papier avec des matières très diverses et très bizarres, avec de la paille, avec des copeaux de bois même avec de la mousse. Avec de la mousse blanche, on fabrique non seulement du papier à écrire, mais encore des planches d'une épaisseur de douze centimètres. Ces dernières ont la résistance du bois et supportent les vernis de toute espèce, ce qui les rend très propres à la confection d'ornements architecturaux, de meubles, de portes, de châssis, de fenêtres, de persiennes, de pots à fleurs, de roues de chemins de fer; on est même arrivé à construire, avec ce matériel d'un autre genre, des métairies entières. A Breslau, on vient de confectionner, avec ce papier, des fourneaux, des baignoires et des ustensiles de cuisine, désormais à l'abri des maladrances des cordons bleus.

Chiens géants.

Il est vraiment curieux de constater avec quelle bonne volonté la chair canine se prête à toutes les fantaisies des éleveurs; la terre glaise n'est pas plus docile sous les doigts du sculpteur. Vous voulez un bichon pesant quelques centaines de grammes, il suffira de quelques générations pour le fabriquer; vous auriez, au contraire, les colosses, les chiens géants que vous pourriez, si la fantaisie vous en prenait, mettre dans les brancards de votre wagonnette. On est justement en train de vous les construire; les géants sont sur le métier; chaque génération nouvelle ajoute en taille et en poids à celle qui la précède.

On avait cru que le fameux *Plinlimmon*, avec ses 216 livres, était à jamais la dernière expression du gigantesque. On avait évidemment compté sans l'influence du climat et des beefsteaks britanniques. *Plinlimmon* est aujourd'hui considérablement distancé; il vient d'être rejoint en Amérique par un autre Saint-Bernard, *Watch*, vendu comme lui quelque chose comme 25.000 francs, et qui pesait, au moment de s'embarquer, 226 livres et mesurait 85 centimètres à l'épaule.

Et nous ne sommes qu'au début de cette très curieuse transformation! il n'y a pas quinze ans que le premier Saint-Bernard a fait son apparition en Angleterre.

Est-il téméraire de prévoir dès maintenant la prochaine apparition du chien de trait et du Saint-Bernard de selle, qui portera sur sa robuste échine, comme le plus solide des poneys, les amateurs de chevauchées fantastiques?

LE MÉDECIN DE LA MAISON

Eczéma. — C'est une maladie de peau caractérisée par de petites vésicules, très rapprochées les unes des autres et dont la sortie est précédée de fourmillements et de cuisson. Ces cloches minuscules se séchent sans s'ouvrir ou forment de petites plaies tout à fait superficielles par où s'échappe une humeur claire qui, en se desséchant, donne naissance à des croûtes. Le traitement consiste à employer des cataplasmes émollients, des lotions d'eau de guimauve souvent répétées. La tisane d'écorce d'orme pyramidal donne de bons résultats. Il convient en même temps de suivre un régime rafraichissant et dépuratif.

Si, malgré ce traitement, l'eczéma se prolongeait, un séjour à la Bourboule serait nécessaire pour empêcher cette maladie de passer à l'état chronique.

**

Convalescents, travailleurs, cyclistes, chasseurs, touristes, penseurs, voulez-vous recouvrer vos forces épuisées par la maladie, le travail ou les excès, résister aux fatigues les plus rudes, combattre l'essoufflement, rendre l'activité à votre cerveau affaibli? Usez du Glycéro-Kola Henry Mure. Notice gratis.

Un flacon 4 fr. 50, 2 flacons 8 fr.; franco contre mandat-poste adressé à la maison Henry Mure, à Pont-Saint-Esprit (Gard).

**

Défaillance. — Etat passager de faiblesse qui fait craindre une syncope. La vue se brouille, une grande faiblesse se fait sentir tout à coup et on ressent dans tout le corps un malaise que l'on ne saurait définir: on sent qu'on s'en va, selon l'expression vulgaire. Ce malaise est de très courte durée lorsqu'il n'est pas le prélude d'une syncope. Il suffit de faire asseoir le malade, de lui asperger la figure d'eau froide, pure ou vinaigrée, de lui faire respirer de l'éther, de l'ammoniaque, du vinaigre ou de l'eau de mélisse, et de lui faire prendre quelques gorgées d'eau sucrée avec de l'eau de mélisse ou de l'eau-de-vie.

**

Comment on guérit les douleurs. — On obtient à peu de frais la guérison, radicale et sûre des douleurs, sciaticques, lumbago, point de côté, maux de reins, refroidissements contusions, fluxions de poitrine, etc., en appliquant sur l'endroit malade un **Topique Bertrand**. 60 années de succès et des milliers de guérisons prouvent la merveilleuse efficacité de ce remède.

Le **Topique Bertrand** de 1 fr. et la **Toile de mai** (pour pansement) de 0 fr. 25 sont envoyés franco, avec notice, contre mandat adressé à Dardel, pharmacien, 141, rue de Rennes, à Paris.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

Réparation des pendules en marbre

S'agit-il de remplacer un coin ou un morceau quelconque brisé et disparu, la composition suivante est employée avec succès:

Faites une pâte épaisse de 275 gr. de résine pulvérisée et d'huile de lin, liquéfiez au feu, laissez refroidir un peu et versez dans une dissolution chaude de 500 gr. de colle forte fondue avec très peu d'eau. Agitez le mélange, puis ajoutez du blanc d'Espagne tamisé, en manipulant le tout jusqu'à ce que vous obteniez une pâte ferme comme du levain. Mettez en pains et laissez refroidir.

Au moment de l'emploi, faites chauffer cette composition pour l'amollir, et appliquez comme du mastic en donnant la forme voulue. Une fois refroidie, adoucissez les surfaces en les gratant avec un morceau de verre. Il ne reste plus qu'à donner la nuance ou la couleur du marbre réparé. Cette préparation ne s'altère pas.

**

Fabrication de fleurs barométriques prédisant le temps. — Cette sorte de baromètre est basé sur la propriété que possède le chlorure de cobalt d'absorber avec une grande facilité l'eau de l'atmosphère et d'être bleu quand il est sec, et rouge quand il est humide. On prend donc des fleurs artificielles faites d'une étoffe qu'on imbibé d'une solution de chlorure de cobalt et qu'on laisse sécher. Quand l'atmosphère est humide, les fleurs auront une teinte rouge, si au contraire l'air est sec, elles obtiendront une couleur bleu. Ces fleurs barométriques, qui sont à proprement parler des hygromètres, peuvent prédire le temps en ce sens que si l'air est humide, il y a probabilité de pluie, tandis qu'on peut s'attendre au beau temps quand l'air est sec.

Quelques plats pour la Semaine

En gras.	En maigre.
Polage à la crème	Soupe au lait
Fricandeau à l'oseille	Escalopes de homard
Navarin aux pommes	à la mayonnaise
Céleri frits	Oufs à la tripe
Plan meringué	Macreuse rôtie
Marrons à l'espagnole	Haricots blancs à la reine
	Frangipane

Un verre de Lérida

Œufs à la tripe

Faire blondir du beurre, y mettre une bonne quantité d'oignons coupés en ronds minces; laisser prendre une belle couleur, ajouter des œufs durs coupés en rond et du lait dans lequel on aura délayé une pincée de farine. Mettez sel et poivre, laissez mijoter un quart d'heure et servez.

Marrons à l'espagnole

Prenez cinquante marrons. Retirez la première peau, puis la seconde en les mettant dans l'eau bouillante; quand ils sont bien émondés comme des amandes, vous les faites cuire à la casserole avec soixante grammes de beurre, quatre cuillerées à dégraisser d'espagnole, deux verres de consommé, une feuille de laurier, un peu de sel et un peu de muscade râpée. Laissez-les bouillir pendant une bonne demi-heure. Retirez-les de la sauce pour les mettre dans une casserole. Faites réduire votre sauce et passez-la à l'étamine sur vos marrons, que vous tenez chauds au bain-marie. Au moment de servir, vous les dresserez sur le plat, la sauce dessous.

Distractions et Jeux d'Esprit

Mots en h-lice

Arbre de mon hélice: un petit instrument. Il m'est souvent utile et même en ce moment. Mon premier, un Etat ainsi qu'une ouverture. Deux, un de nos cinq sens, ami, je vous l'assure. MonTrois, terme marin ou bien corps glanduleux. Le Quatre est un pronom. Mon Cinq en frau-

[doux. Poursuivons; pour mon Six, tête de la perruche. Le Sept est court pronom. Lorsque pleine est la [ruche

Le paysan joyeux dit que le miel est huit. Le Neuf est un pays au plus riche produit. Mon Dernier par l'oiseau est porté puis quitté. Cher devin, contre lui, tu as souvent pesté.

Victor BONNET.

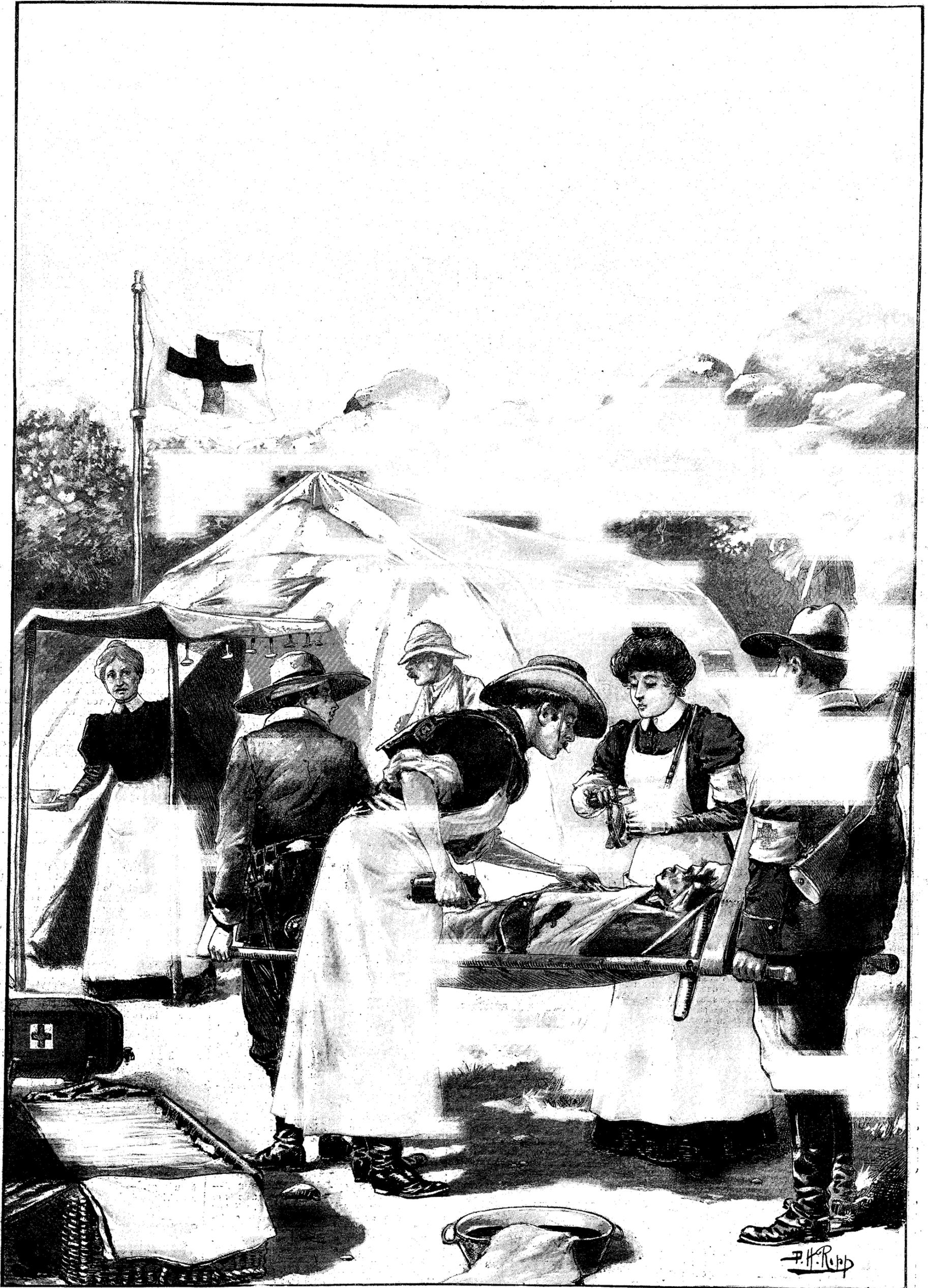
Solution de l'avant-dernier numéro:

Mots en V.

PARIS	RHONE
SOL	AIE
I LE	VUE
EVA	SOT
ERE COL	
ESSA T	
TAS	
S	

Solutions justes: Pocahontas. — Un Nemrod à Audenge. — Las Palmas. — Sancraff. — Miss Tigris. — Larrette. — Midi douze. — Le Sonneur de cloches du Vieux-Caillou. — L'Ami Ral. — L'agile A. Gilles. — Corsique. — Altieri. — Les Lézards du bois de Jouville. — Carmarans. — La Flûte et Lucien. — U. Génie Rapinée. — Tob Riche. — Belle-Rose.

Le Gérant: HOUSSIER.



La guerre de l'Afrique Australe
Une ambulance française de la Croix-Rouge